

**La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la
libération dans la 1ère moitié du XXe siècle à travers
"Ramza" d'Out-El-Kouloub.
Mona Edouard Saba (*)**

Abstract

Out-El-Kouloub, romancière égyptienne musulmane fut la grande pionnière de l'écriture francophone en Egypte dans la première moitié du XXe siècle. Cette écrivaine luttait contre l'ignorance et l'esclavage. Son chef d'œuvre "Ramza" vise à affranchir les femmes de l'enfermement par le biais de l'éducation. La romancière expose fidèlement le recto et le verso de la société égyptienne dans son ensemble et à plusieurs périodes de son histoire et dévoile ses maux et ses vices pour contribuer à la changer.

L'héroïne du roman, Ramza, est la fille unique très occidentalisée d'un haut fonctionnaire. Elle a eu le privilège de recevoir une bonne instruction, faveur très rare à cette époque. Son libéralisme la pousse à se révolter contre le sort de sa mère Indjè, une esclave achetée et vendue à son père et enfermée au harem avec d'autres femmes qui ont subi le même sort humiliant. Ramza se révolte contre son sort après un veuvage prématuré et un remariage malheureux effectué selon son choix et refusé par les parents, qui a pris fin par une annulation, suite à un procès engagé par son père au tribunal. Elle se lance tout au long du roman dans une lutte acharnée pour l'émancipation des femmes. Ce n'est plus le rêve de la liberté qui est en cause, mais la difficulté de vivre au milieu d'une société encore hostile à de telles conceptions, aux réactions stériles et engoncées dans les idées rétrogrades, l'analphabétisme et les superstitions. Le procès retentissant de Ramza avait, un demi siècle auparavant, ébranlé les murs des harems dans tout l'Orient. En se révoltant contre les coutumes séculaires et les autorités familiales abusives, elle avait posé devant l'opinion publique aussi bien que devant les tribunaux, la question de la liberté de la femme et de ses droits.

Ramza est le symbole de la femme qui résiste et qui lutte sans se plier aux caprices du destin, mais qui est prête à se sacrifier pour conquérir sa liberté et sauver d'autres femmes à travers ses propres drames vécus et plus au moins romancés selon les besoins de la trame du récit. A travers un style concis et réaliste, l'auteure a réussi à tout dire: les cérémonies, les pratiques superstitieuses, les mentalités, les problèmes du mariage, la clôture des femmes et leur condamnation à subir le despotisme patriarcal. Elle propose un horizon réaliste au lecteur occidental et dévoile la vie de femmes en lutte, dans des contextes sociaux variés de l'Égypte de son temps.

* Faculté de pédagogie de suéz

وضع المرأة المصرية وكفاحها من أجل التحرر فى النصف الأول من القرن العشرين من خلال رواية رامزا للكاتبة المصرية قوت القلوب

منى ادوارد سابا

ملخص

تعتبر الكاتبة الفرانكوفونية قوت القلوب هي أول روائية مصرية تنتمى للديانة الإسلامية، بدأت كتاباتها الروائية بكل شجاعة فى مصر خلال الحقبة الأولى من القرن التاسع عشر. من أهم أعمالها الروائية التى سنتناولها فى هذا البحث هي "رواية رامزا" و التى تستهدف من خلال السيرة الذاتية للبطلة حث النساء للخروج من حالة الأنغلاق والعزلة بواسطة سلاح التعلم. حاربت هذه الكاتبة أفات الجهل و العبودية بواسطة بطلتها رامزا ذات العزيمة القوية التى تسعى للتحرر من القيود التى تكبلها، وعرضت الكاتبة بكل أمانة كل جوانب المجتمع المصرى مع توضيح كافة الفترات التاريخية التى تلاقت على هذا الوطن كما كشفت عن آلامه و رذائله للمساهمة فى تغييره الجذرى.

وبطلة الرواية هي الفتاة الشابة رامزا وهي الأبنة الوحيدة لموظف ينتمى لكبار أعيان الدولة ويتميز بتعلمه الراقى فى بلاد أوروبا. ولذا كان لأبنته رامزا الحظ الأكبر فى التمتع بقدر كبير من التعلم و التنقف. و لذا تمسك البطلة بتحررها يدفعها للمتمرد على مصير والدتها اندجيه" التى تنتمى للرقيق الذى يباع و يشتري فى الأسواق و ينتهى مصيرها فى حرم والد رامزا لتصبح والدتها سجينه الحرم و تحيا حياة العبيد مع لفيف من النساء الأخريات اللاتي تتعايشن جميعهن نفس هذه الظروف القاهرة.

يتفاقم تمرد رامزا خاصة بعد تعرضها للترمل قبل إتمام زواجها و تتعرض رامزا لهجوم شرس من والدها نتيجة لمحاولتها للعثور على زوج تتمناه و يكون من إختيارها و ويصل بهم الخلاف إلى إندلاع القضايا بالمحاكم و إلغاء زواجها الذى كانت تتمناه و ذلك بإعلان من المحكمة. و تلقى بطلة الرواية بنفسها فى صراع شرس طوال الأحداث معبرة عن إصرارها لتحرير المرأة و تمكينها من الحصول على حقوقها المسلوبة. ولم يعد حلم الحرية هو مطلبها الأساسى ولكنها كانت بالأحرى تعبر عن صعوبة التعايش فى وسط مجتمع معادي بمفاهيمه العقيمة و المعبرة عن التخلف ، الأمية و الخرافات المتوارثة. و لذا لم تصبح قضية رامزا قضية شخصية ولكنها أصبحت قضية رأى عام لها صدق مدوى على مدى نصف قرن.

و نجحت هذه القضية فى زعزعة جدران الحرم على مستوى الشرق كما أعلنت البطلة تمردا على العادات و التقاليد العائلية المتشددة، فعرضت آراءها المتمردة بكل شفافية أمام الرأى العام و أمام المحاكم منددة بمسألة حرية المرأة و حقوقها. أصبحت رامزا نموذج حى للمرأة المناضلة التى تقاوم و تكافح من أجل قضيتها و ن الأنحاء للضغوط أو أهواء المصير المجهول فهى كانت على أتم الاستعداد لتكريس نفسها للوصول لنيل حريتها و إنقاذ نساء أخريات من خلال سلسلة مغامراتها الدرامية المتعاشية فى إطار رومانسى طبقاً للحبكة الروائية المطروحة من الكاتبة وذلك من خلال أسلوبها المتميز بالإيجاز و الواقعية نجحت فى التعبير عن كافة المشاكل و العادات العقيمة المتوارثة فى مجتمعها: من إحتقالات - ممارسات خرافية - نمط تفكير - ومشاكل زواج معلنة أيضاً تمردا عن إنغلاق المرأة كما أدانت ظاهرة الاستبداد الأبوى و بذلك نسجت الكاتبة خيوط أفق واقعية جديدة للقارئ الغربى كما كشفت عن حياة النساء المناضلة من خلال مواقف عديدة تم عرضها فى سياقات إجتماعية مختلفة فى مصر.

Introduction

A priori, on peut situer les débuts d'une littérature égyptienne indépendante après l'expédition militaire de Napoléon Bonaparte, qui a contribué à ouvrir les yeux de l'élite cultivée sur le retard culturel et technique accumulé au cours des siècles précédents.

Il faudra toutefois attendre la toute fin du XIX^e siècle pour que les premiers écrivains inspirés des modèles occidentaux émergent en Égypte. Parmi ceux-ci, on peut citer : Ahmed Shawki (1) (1868-1932), surnommé "*le Prince des poètes*". Il fut l'un des créateurs de l'école « classique moderne » de poésie arabe et aussi l'un des rénovateurs de ce style. Envoyé par le khédive pour étudier en France, il prit pour modèles Pierre Corneille et Jean Racine et écrivit plusieurs pièces de théâtre en vers inspirés de l'histoire égyptienne et des légendes arabes, dont les plus célèbres sont : "*La mort de Cléopâtre*" et "*Le fou de Leyla*". Quelques années plus tard, Muhammad Husayn Haykal (2) (1888-1956) écrivit le premier roman moderne en langue arabe, "*Zaynab*" (1914), qui est considéré comme le premier noyau du développement du genre romanesque dans la littérature arabe contemporaine. Par la suite son contemporain Taha Hussein (3) (1889-1973), après un séjour en France, s'est activé à moderniser l'enseignement supérieur et à dynamiser la vie culturelle dans un pays en pleine mutation. L'écrivain égyptien décrit la société, ses maux, ses vices, pour contribuer à la changer, conscient de son rôle d'éducateur et de formateur des consciences. Longtemps marqué par l'influence des courants européens, l'idéal littéraire égyptien peut être défini aujourd'hui comme l'invention d'une "modernité spécifique" qu'il évoque dans son autobiographie romancée "*Le livre des jours*" ou (Al-Ayyam, 1929-1932).

Effectivement, l'émergence du français est liée en premier lieu aux besoins nouveaux ressentis par une certaine classe de la société égyptienne, besoins qu'elle pense ne pouvoir satisfaire que par l'accès aux cultures étrangères, européennes surtout. Les égyptiens de l'élite s'attachent à l'étude de cette langue étrangère en fréquentant les écoles françaises qui dispensent un enseignement approfondi du français. On compte une cinquantaine de périodiques francophones qui couvrent les domaines les plus divers, tels que : (**l'Égypte Nouvelle, la**

Semaine Égyptienne, la Revue du Caire), et en plus, d'importantes imprimeries publient les œuvres d'auteurs locaux.

Avec l'abondance de cette presse, il n'est pas étonnant que naisse à l'époque une littérature francophone en Egypte, plus modeste que celle du Maghreb, certes, mais très vivante. Les égyptiens ont réussi à imprimer les journaux et les revues, et à inaugurer les imprimeries pour les éditions en français. De ce milieu cosmopolite naît *une littérature désireuse de s'éveiller à l'Orient* ⁽⁴⁾

En fait, l'accès à la modernité passe par la connaissance de la culture occidentale. Il ne faut pas oublier qu'au début du siècle, le français domine nombre de secteurs de la vie sociale égyptienne : le commerce, le droit et, plus généralement, des secteurs soumis à un processus de modernisation. De nombreux écrivains majeurs ont ainsi adopté l'écriture en langue française pour leurs œuvres, qui font néanmoins partie du corpus littéraire égyptien. On peut citer, entre autres, Edmond Jabès et Albert Cossery. Dans cette même filiation, il ne faut pas oublier quelques femmes stars, qui sont apparues dans une époque en pleine mutation et à la recherche de la liberté, telles que : Andrée Chedid, Hoda Charaoui, Doria Shafik et Out-el-Kouloub ⁽⁵⁾

Gabriel Bounoure ⁽⁶⁾ présente dans un article sur Ramza les idées de cette écrivaine qui s'est libérée de l'esclavage par le recours à l'écriture en langue française :

"Ecrire en français est devenu un moyen de libération urgente pour les femmes arabes, en vue de conquérir la culture qui facilite leur pouvoir à la parole. Il faut écrire pour faire parler le corps que les coutumes et les normes répriment. Ecrire pour réagir contre une vie autoritaire tracée selon un ordre établi. Ecrire la condition de la femme et sa libération. Ecrire contre la violence et les guerres. L'écriture s'impose comme urgence et comme besoin existentiel pour soigner les blessures des femmes frustrées et cloîtrés sous le joug des hommes. L'écriture devient une arme indispensable à la femme arabe cultivée pour sortir du silence et s'affirmer dans la société comme une entité vivante indépendante. "⁽⁷⁾

Ces femmes Égyptiennes réussirent à mener un combat social, politique et artistique pour faire surgir sur le devant de la scène la valeur de la femme négligée durant tant de siècles. A titre d'exemple Hoda Charaoui a créé des revues féministes d'intérêt sociologique et

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

artistique –tels que : L'Égyptienne (de 1925 à 1940) et La Femme nouvelle (de 1947 à 1953) - pour mettre en lumière tant l'oppression que subissent des femmes que celle des peuples colonisés.

Quant à Out-El-Kouloub, elle fut la première romancière égyptienne, musulmane, qui ait abordé avec courage l'écriture francophone en Egypte. Elle voulait faire sortir les femmes de l'enfermement par le biais de l'éducation. Elle luttait contre l'ignorance et l'esclavage. Elle se présente comme messagère d'une idéologie clairement affichée et qui reflète le métissage des cultures. Ses idées apparaissent bizarres car elles évoluent dans une époque en plein bouleversement :

« On se réunissait autour de Madame Out –El –Kouloub, romancière de talent, dans son palais au bord du Nil. Ecrivains et journalistes étrangers se faisaient un devoir d'aller rendre visite à cette grande dame qui les étonnait par sa parfaite connaissance du français, l'ampleur de ses lectures et son éclectisme." ⁽⁸⁾

A son tour, Out-El-Kouloub, aborde les différentes étapes qui illustrent la prise de conscience du droit des femmes face aux revendications les plus abouties au sens occidental du terme. Elle décrit dans ses romans la vie des harems, en prenant le contre-pied des textes orientalistes, et elle réussit à livrer une fine analyse de la psychologie des femmes arabo-musulmanes ; elle expose honnêtement le recto et le verso de la société égyptienne dans son ensemble et à plusieurs périodes de son histoire, dévoile ses maux, ses vices, pour contribuer à la changer. Consciente de sa mission d'écrivaine et de formatrice des consciences, elle fonde un projet d'écriture pour défendre les droits des femmes.

En fait, « Madame » Out-El-Kouloub El Demerdachia est une grande dame de l'aristocratie cairote. Elle est célèbre par maintes formules que l'on peut retrouver ici et là dans de nombreux journaux littéraires telles que « *La grande dame* » ; « *Romancière de talent* » ; « *Femme étonnante par l'ampleur et l'éclectisme de sa culture* ». De telles dénominations couronnent cette romancière de talent en la présentant comme une femme singulière par l'ampleur de sa culture. Mais il faut la replacer dans le contexte historique, féministe, linguistique et littéraire de l'Egypte des années ⁵⁰, où le français représentait les principes progressistes et symbolisait l'émancipation et la liberté.

Le parcours inlassable de cette écrivaine entre quête de l'identité, résurrection du passé et interrogation sur le futur, contribue à la réalisation exceptionnelle que constitue la totalité de son œuvre qui aborde clairement tous les sujets qui touchent la femme, tels que : l'esclavage et l'enfermement des femmes à l'intérieur du harem, l'alphabétisation des femmes, la libération de la prison du voile, l'égalité des droits entre femmes et hommes et l'abolition de la répudiation. Cette écrivaine aspire à travers ses oeuvres à remédier aux soucis de la femme pour qu'elle soit capable de décider par elle-même l'itinéraire de son destin, qu'elle ne soit plus mariée contre son gré, ni répudiée sans raison. Elle analyse dans ses romans parus dans les années ¹⁹⁵⁰⁻¹⁹⁶⁰ les thèses des penseurs du début du XXe siècle.

Dans les œuvres des grandes figures féminines qui ont paru durant cette période, qu'elles soient romanesques, poétiques ou journalistiques, apparaît une variété de sujets qui nous incite à questionner le rapport entre genre littéraire et colonialisme dans une Égypte colonisée par un Empire britannique perçu comme trop oppressant.

La littérature francophone dans le monde arabe est devenue un phénomène assez récent. Elle est survenue par le mixage des textes populaires du monde arabe et du monde persan. La relation du français avec le monde arabe est très complexe. Les textes écrits en français peuvent être classés selon plusieurs strates : les plus anciens constituent des témoignages des premiers contacts des cultures : récits de voyageurs et traduction de grands textes de la littérature arabo-persane, comme celle des "*Mille et Une Nuits*" par Antoine Galland (1704-1717).

Sans aucun doute, Out-El-Kouloub a choisi de défendre la situation de la femme dans une langue qui n'est pas la sienne. Ceci dévoile que le message de ses œuvres est essentiellement destiné à l'élite francophone du pays. L'écrivaine fait appel à l'élite égyptienne, aux défenseurs des réformes sociales.

La romancière a réussi dans "*Ramza*" à évoquer les souvenirs de jeunesse d'une jeune fille, l'héroïne Ramza, qui est la fille unique, très occidentalisée, d'un haut fonctionnaire. Elle a eu le privilège de recevoir une bonne instruction, faveur très rare à cette époque. Son libéralisme la pousse à se révolter contre le sort de sa mère Indjè, une

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

esclave achetée et vendue à son père et enfermée au harem avec d'autres femmes qui ont subi le même sort mortifiant . Ramza se révolte contre son sort après un veuvage prématuré et un remariage malheureux effectué selon son choix, mais refusé par ses parents, et qui prit fin par l'annulation de son mariage suite à un procès conduit par son père au tribunal. Elle se lance tout au long du roman dans une lutte acharnée pour émanciper les femmes. Ce n'est plus le rêve de la liberté qui est en cause, mais la difficulté de vivre au milieu d'une société encore hostile à de telles conceptions et imbue d'idées rétrogrades, d'analphabétisme et de superstitions. Ramza est le symbole de la femme qui résiste, qui lutte et qui ne se plie pas aux caprices du destin, mais qui est prête à se sacrifier pour conquérir sa liberté et sauver d'autres femmes grâce à ses propres drames vécus, plus au moins romancés selon les besoins de la trame romanesque.

Cette romancière égyptienne a réussi de prendre un essor entre apologie et critique sociale. Elle conçoit l'homme comme un individu, autonome, capable de décider par lui-même de son destin. Elle revendique les droits pour les femmes au nom de principes universels refusés par les orientalistes.

Elle s'engouffre dans les chemins de la création romanesque moderne pour exposer une écriture " contestataire" qui transgresse les codes du langage et les lois sociales. Cette écrivaine est consciente qu'écrire permet de réagir avec efficacité contre une vie tracée, contre un ordre établi, contre la violence et les guerres et pour aboutir à la réalisation de soi.

Malgré ses difficultés à se faire entendre, elle prend la plume pour la première fois en ¹⁹³⁴ pour transmettre à sa génération l'expérience du vécu et du vu, la perception du réel et la fonction positive de la création d'une œuvre littéraire.

Dès lors, l'écriture s'impose comme un engagement, comme un besoin existentiel pour la femme arabe et aussi comme l'ultime issue de secours pour sortir du silence et s'affirmer aux niveaux mondial, humain et public. Les femmes écrivent, lisent et s'inventent selon l'opinion de Carmen Boustani ⁽⁹⁾:

« En voleuses de langues, elles font un travail sur le langage, sur les caractéristiques récurrentes de l'oralité et sur les métaphores spécifiques. La parole jaillit coulante et hésitante avec un « grain de voix » qui représente le sens et la personne » ⁽¹⁰⁾

Le bilinguisme de Carmen Boustani (français arabe) lui permet d'écrire sur les femmes arabes en deux langues selon ses maintes recherches le déplacement des écrivains orientaux vers la langue française facilite leur pouvoir à la parole. L'écriture devient le lieu privilégié où vie, histoire, attachement personnel, ou sociales convergent. Les femmes écrivent et échappent dans une langue où chacune a choisi de s'exprimer bien qu'elles aient, pour la plupart, des compétences égales dans une autre langue – et cela, permet-il de mieux mettre en valeur une « féminitude » particulière.

Ainsi, Out-El-Kouloub par le biais de son choix pour la langue française, est devenue médiatrice entre la France et l'Égypte, travailla alors à favoriser l'ouverture d'un champ littéraire français. En choisissant les éditions Gallimard, elle s'est assurée une garantie et une réputation presque sans faille conférant à son oeuvre une réelle lisibilité hors d'Égypte. Faire connaître l'Orient arabe dans sa vérité et dans sa profondeur, en donnant des images surgies de l'intérieur même de cette société, tels ont été le projet suivi et le message strict d'Out El Kouloub, qui a fait du personnage de Ramza une héroïne aspirant à se distinguer des femmes de son époque :

« Je rêvais alors de me déguiser en homme, quand je serais grande, et, devenue capitaine, général, d'accomplir les plus extraordinaires faits d'armes. Que la vie des femmes qui ne pensaient qu'à manger et à se parer me semblait donc *mesquine* ! » ⁽¹¹⁾

L'ensemble du roman présente une biographie qui dépeint le parcours de Ramza, l'héroïne qui parvient à se libérer des contraintes les plus lourdes qui l'ont accablée tout le long du roman quand elle a voulu manifester sa propre volonté, surtout pour ce qui concernait la culture et le choix du conjoint. Cette militante égyptienne élevée en marge de l'éducation islamique, culture majoritaire du pays, a réussi de faire entendre une voix musulmane sur la condition de ses sœurs. S'opposant au cloisonnement social qui réglait les mentalités de son époque, elle a fouillé autour d'elle pour trouver ceux qui partageaient son opinion et sa vision personnelle sur l'univers social qui l'entourait. Ce fut la voix de **Kassem Amin**⁽¹²⁾ qui avait dédié à son père un livre dans son bureau, un livre qui mérite l'admiration dans une époque sclérosée :

« *Un livre en arabe au titre exaltant Tahrir el Mar'ah : La libération*

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

de la femme. Je sus tout de suite avec certitude, que l'auteur en était Kassem Amin, un nom que je ne devais jamais oublier. Tahrir el mah'ra ! Ces syllabes rauques et douces qui désignent la libération de la femme, concernent toutes les créatures. La leçon de ce livre est une convocationdélivrance aux âmes captives. »⁽¹³⁾

L'écrivaine braque la lumière à travers "Ramza" sur les méandres de la vie qui régit les évènements quotidiens en Egypte où les femmes en général sont cloîtrées dans le silence et la soumission à leur destin. A travers un style concis et réaliste, elle est parvenue à tout dire: les cérémonies, les pratiques superstitieuses, les mentalités, les problèmes du mariage, la clôture des femmes et leur condamnation au despotisme patriarcal. Elle présente un horizon réel au lecteur occidental, et dévoile la vie de femmes en lutte, dans divers contextes sociaux de l'Égypte. L'étude de son œuvre nous invite à reformuler la notion de littérature engagée en présentant toute une société en pleine mutation, bouleversée par un conflit continu entre l'ancien et le moderne, qui dévoile les secrets et la lutte des femmes égyptiennes en méditant sur les trois thèmes suivants :

- 1. *L'image de la femme objet enfermée au harem et le jugement porté sur l'esclavage vécu au cours de cette période.***
- 2. *La description romanesque du vécu de la femme dans la société égyptienne.***
- 3. *La lutte de Ramza pour l'indépendance de la femme.***

1-L'image de la femme objet enfermée au harem et le jugement porté sur l'esclavage vécu au cours de cette période.

Au début du XX e siècle prit naissance un discours de défense des droits des femmes et s'engagea une longue lutte entamée par des femmes cultivées et affranchies. Refusant le sort lamentable de la femme qui n'était point reluisant depuis des siècles et des siècles où la femme vivait sous l'emprise de coutumes barbares et où on lui déniait son appartenance à la race humaine. Elle était considérée comme un signe de déshonneur pour sa famille et quand elle mettait au monde une fille, celle-ci était aussitôt enterrée vivante. De la sorte, les femmes sont constamment contrariées et traitées comme des êtres mineurs, surtout avec le phénomène de l'esclavage⁽¹⁴⁾ qui constitue une des manifestations les plus visibles et qui a pris des formes très

diverses selon les époques et les sociétés.

L'esclave⁽¹⁵⁾ est en général exclue de la société et enfermée dans un endroit clos selon les caprices de son maître et soumise à ses ordres. L'image des esclaves dans le roman de "*Ramza*" nous fournit des fragments de la vie de quelques femmes esclaves dépossédées d'elles-mêmes et de toutes leurs aspirations. Ces femmes victimes traduisent la passivité et l'amertume résultant de leur enfermement au harem⁽¹⁶⁾ qui concrétise la condition suprême pour perpétuer la dynastie d'un souverain. Le harem est donc un lieu où l'on met en scène l'asservissement et le pouvoir. De fait, la protection de l'esclave est toujours une affaire de grande importance et sa sécurité passe par l'entrave aux mouvements des femmes. Si le harem n'est jamais totalement semblable à une prison, il s'apparente tout de même à un espace bien fermé, surveillé et gardé, de nuit comme de jour. Le fait que ces femmes soient « réservées » et « interdites » augmente sensiblement l'idée magnifiée que l'on peut avoir d'elles. C'est parce que l'odalisque⁽¹⁸⁾ est cachée que l'envie de la découvrir en est accrue.: question du statut de la femme, enjeux de pouvoir, regard sur une pratique étrangère, regard sur des pratiques sexuelles, rapport de pouvoir entre femmes, entre homme et femme, etc.

Mais finalement, il faut signaler que :

"Ce système inhumain est aboli le 4 Août 1877 à travers l'Edit interdisant la vente des esclaves par le khédive "⁽¹⁷⁾

En fait, le statut et la fonction de l'esclave ont varié selon les époques et les lieux. La position et les tâches matérielles conférées aux esclaves sont autant d'éléments soumis aux besoins des maîtres qui définissent le rôle de chaque esclave. L'esclavage a été enfin reconnu à l'aube du ^{XXe} siècle comme un système socioéconomique reposant sur le maintien en tutelle et l'exploitation sous toutes ses formes. Les odalisques étaient placées au bas de l'échelle sociale dans un harem, car elles ne servaient pas le sultan, mais seulement ses concubines et ses épouses comme femmes de chambre privées. Le roman de « *Ramza* » décrit l'expérience de la mère de Ramza ; " Indjé" enlevée de sa famille et vendue, Il s'agit de la période vécue et remémorée par la mère enfermée au harem et qui raconte à sa fille les moments ardu qu'elle a vécus pour lui laisser un témoignage de sa vie et l'encourager à vivre autrement son existence afin qu'elle se

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

différencie le monde du harem et de l'esclavage⁽¹⁹⁾ ayant reçu une autre culture et étant d'une autre génération. Ainsi, l'enfermement supposé des femmes esclaves dans le cadre du harem les présente comme étant « *de pauvres recluses* » aux « *existences ternes et monotones* ». La femme-esclave, à travers son histoire est le résidu d'une variation de la figure de l'opprimée traitée férocement et sur qui on a le droit de pratiquer toutes sortes de crimes et de discriminations comme les crimes d'honneur. Ramza, en contant son autobiographie, voulait toucher cette vérité qui concerne ses souvenirs à l'intérieur du harem :

« Celui qui écrit ses souvenirs accepte de sélectionner, de retrancher ou d'omettre. Son but est d'informer le lecteur sur un certain nombre de généralités, d'évènements dont il a été témoin. »
(20)

Ce roman document de la vie des esclaves en Egypte, présente l'héroïne qui a été témoin de cette vie :

« *Je suis née, me dit Ramza, dans le harem d'une riche famille. Enfant, j'y ai grandi parmi les esclaves. Epouses ou servantes, blanches ou noires, jeunes ou vieilles, toutes ces femmes avaient été achetées ou étaient nées d'esclaves ; les affranchies ne vivaient pas autrement que les autres. Leur univers était borné par les murs du harem.* »⁽²¹⁾

De la sorte, le parcours de la mère dans la voie de l'esclavage a été coûteux et contradictoire au niveau rationnel, comme au niveau humain ; elle se trouve obligée d'abandonner la religion chrétienne et de se convertir à l'Islam ; son père était un prêtre d'origine serbe, mais elle ignorait sa langue. De même, elle ignorait aussi son prénom, son pays et sa religion. Notons les changements effectués dans sa vie:

1. « *A Istamboul, les sœurs de l'école chrétienne qu'elle fréquentait l'appelaient encore Olga.* »^{P.22}
2. Tewfikeh hanem « *elle m'appelait sa fille ; Kiz, me racontait –elle, et ce nom dans sa bouche, m'était une caresse ; moi, je lui disais néna : maman.* »^{P.22}
3. « *Comme elle était belle, la hanem assura qu'elle lui trouverait un prince pour époux. C'est alors qu'elle lui donna*

le nom d'Indjé: « perle » que ma mère conserva toute sa vie. » ^{P.23}

4. *« Elle entendit une servante chanter en une langue étrangère ; sans en comprendre le sens, elle reconnut des sons jadis familiers et elle sut ainsi qu'elle était née serbe. »* ^{P.22}

De ce fait, ce changement fut admis pour la mère de Ramza qui autorisa avec courage les mutations rapides de sa vie sans se plaindre:

« Kiz oublia bientôt qu'elle avait parlé une autre langue que le turc, qu'elle avait prié autrement qu'en musulmane. » ⁽²²⁾

Selon Philippe Le Jeune, nous pouvons nous demander quelle est cette vérité camouflée de la vie de la femme enfermée auparavant en Egypte dans le harem et qui constitue la clé de la lutte de Ramza; la seule témoin de cette vie et qui la révèle audacieusement dans son roman :

« Quelle est cette « vérité » que le roman permet d'approcher le mieux que l'autobiographie, c'est-à-dire cela même que vise tout projet autobiographique ? Si l'on peut dire, c'est en tant qu'autobiographie que le roman est décrété plus vrai. » ⁽²³⁾

Ce roman riche en incidents réels dévoile la vie de plusieurs générations de femmes, l'ouvrage reçoit ainsi une dimension généalogique qui permet de comprendre les sources de la rébellion de Ramza. Out el Kouloub, qui a été élevée dans un harem du Caire, témoigne de l'intérieur d'un monde clos qu'elle connaît et qu'elle a observé soigneusement sous ses diverses facettes à travers Ramza qui symbolisait la lutte pour la liberté. Elle a réussi à placer son héroïne au centre du roman par son titre : *Ramza* qui signifie en arabe "*un symbole saillant*", capable de mener une action et de susciter la tension dramatique en étalant toutes les nuances de l'épaisseur psychologique qui l'accable.

Cette claustration des femmes indifférentes et soumises aux revendications des marchands et des maîtres, traitées comme des marchandises par des contrats d'achat et de vente est le début du feu vert de la révolte de Ramza :

« Lors de leur vente, il n'y eut pas de contrat écrit, mais il était

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

stipulé que, durant cette première année, la marchande Rokeya, viendrait chaque mois rendre visite aux deux esclaves, pour s'assurer qu'elles étaient bien traitées ; le contrat était alors résiliable, à la demande du vendeur, ou de l'acquéreur. Si les femmes étaient encore vierges et en bon état physique, le marchand rembourserait intégralement la somme versée, sinon, il garderait ce qu'il avait touché avant de quitter la maison et les esclaves rendraient les bijoux et vêtements qu'elles auraient reçus pendant l'année d'essai. »⁽²⁴⁾

L'odalisque n'est pas seulement achetée ou vendue mais aussi, offerte en cadeau ou gagnée en butin de guerre. Il existait un réel trafic de femmes et les prix variaient en fonction de différents critères comme la couleur de peau, la beauté, l'âge, et même l'éducation. La narratrice est influencée par le récit et l'itinéraire de sa vie humiliante. Elle constate que ces esclaves sont comme des bêtes fermées dans l'abattoir, dans l'attente d'une mort quelconque.

" Je ne pouvais penser que ma mère avait été achetée comme une bête au marché sans verser des larmes de rage"⁽²⁵⁾.

En conséquence, ces femmes n'étaient que des simples marionnettes, elles s'orientaient selon l'ordre du mari ou du maître. Elles étaient enfermées par sécurité ou par pénitence dans un palais qui ressemble aux galeries des prisons obscures, Ramza décrit la demeure où elle a vécu avec sa mère dans le « **haramlek** » qui représente l'espace familial où vivent les femmes et les enfants et où il convient de garder les femmes à l'abri des regards. En revanche l'espace masculin est ouvert et connu sous le nom « **Salamlek** ». Cet espace est placé sous le signe de l'accueil des relations sociales et de la liberté sans aucune contrainte.

Quant aux nouvelles qui se diffusent à l'intérieur du harem, elles se transmettent dans un univers clos d'une chambre à l'autre, de fenêtre en fenêtre, et de porte en porte. Ramza depuis sa tendre enfance n'a pas obéi aux règlements du harem, elle a décidé de dépasser l'accès officiel qui était réservé aux femmes le haramlek. Elle passa la majorité du temps de son enfance auprès de son père dans le salamlek. Elle se souvient:

" Dès que je ne fus plus une toute petite fille, on voulut m'interdire cette partie de la maison réservée aux hommes. J'en forçai pourtant

l'accès et mon père finit par admettre que je n'étais pas une fille qu'on pût comme les autres confiner au harem" (26)

L'ensemble des descriptions réussit à révéler clairement l'opposition entre la dualité de ces deux mondes totalement différents : le monde masculin et le monde féminin. La narratrice décrit le harem qui devient presque semblable à une prison obscure, ou bien à un labyrinthe où les femmes entrent pour se perdre et où leur châtement dure toute une vie. Essayons de comparer les deux harems de Farid bey qui obéissent aux ordres du maître et à ses exigences dans la séquestration des femmes :

| Le nouveau harem de Farid bey | L'ancien harem de Farid bey |
|--|---|
| <p><i>Le nouveau Harem de Farid bey « la maison de Khalig » était une ancienne demeure aux bâtiments considérable :</i></p> <p><i>« Une de ces façades donnait sur une ruelle étroitedes deux autres côtés, de hauts murs sans ouverture séparaient nos jardins des jardins voisins....au rez - de - chaussée, une massive porte cloutée, au guichet étroit quadrillé de barres de fer.....Sa lourde porte à deux battants, toute bordée de ferronnerie, ne s'ouvrait plus que rarementLe rez - de - chaussée n'avait, dans les murs épais, que d'étroites fenêtres à barreaux, faites pour laisser passer le canon d'un fusil plus que pour donner de la lumière. » (27)</i></p> | <p><i>« Le harem où malgré tout, je passais mes heures les plus longues, était une bâtisse faite de pièces et de morceaux, témoins des âges successifs. On n'y trouvait pas deux salles de même niveau. C'était un pêle-mêle de couloirs, d'escaliers, de recoins à armoires, de réduits obscurs où couchaient des servantes ; il comprenait deux hammams, une mosquée, des chambres et des salons. Le centre en était le kaa, la grande pièce qui occupait toute la largeur du premier étage, et s'étalait encore, par ses balcons à moucharabiehs, d'un côté au -dessus de la cour intérieure, de l'autre au dessus- du jardin des femmes...la lumière y était faible ; on n'ouvrait les volets des moucharabiehs ; le soir on n'allumait que deux chandelles. » (28)</i></p> |

Le passé de la mère sera le point culminant de toute la rébellion de Ramza surtout en ce qui concerne le sort de la lignée des femmes soumises aux lubies et aux caprices des hommes acceptant leur sort en silence. Ce sentiment d'une jeune femme frustrée laisse des traces indélébiles dans l'âme de Ramza, qui narre d'après les souvenirs de sa mère comment Roustom Agha, le marchand d'esclave, a transporté sa mère avec une vingtaine d'esclaves d'Istamboul vers

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

l'Egypte. Le souvenir de ce voyage pénible de la mère sera l'une des causes de la révolte de Ramza.

A vrai dire, les conditions du voyage sont effroyables : on entasse un maximum d'esclaves dans la coque du navire et on les garde enchaînées afin de prévenir tout risque de révolte ou de suicide par noyade. La nourriture, l'aération, la lumière et le système sanitaire suffisent à peine à les maintenir en vie. Si la traversée dure plus longtemps que prévu, l'eau manque plus encore que les vivres, et les épidémies se déclarent. La narratrice déclare dans cette séquence le nombre de maux qui s'abattent, d'abord sur les esclaves, parfois sur l'équipage ; et les pertes sont énormes :

"Le hasard voulut que se trouvât alors à Istamboul le plus réputé des marchands d'esclaves du Caire : Roustom Agha. Il acquit Indjé. Et c'est ainsi qu'elle se trouva un jour voguant vers l'Egypte dans un lot d'une vingtaine d'esclaves choisies, originaires de toutes les provinces de l'Empire Ottoman , qui n'avaient de commun que leur condition, leur jeunesse et leur beauté Ce voyage était un des souvenirs importants de la vie de ma mère. La seconde nuit après leur départ, une tempête s'était levée. Pendant deux jours les jeunes filles enfermées dans une cale, sans lumière, malades, terrifiées, hurlaient à chaque secousse plus violenteElles croyaient leur dernière heure venue."⁽²⁹⁾

Ce sentiment de frustration et de privation de liberté se traduit par la demande d'Indjé à sa petite Ramza, au retour de ses sorties, de lui raconter ce qu'elle a vu et entendu et de lui décrire les rues, ce qui lui permettait de faire des comparaisons avec ce qu'elle avait vécu auparavant en Istanbul. Incapable de saisir où elle vit ni comment sortir de cet espace clos, la mère ignore tout ce qui se déroule à l'extérieur des hauts murs du harem. Ainsi, elle commence à décrire la ville du Caire à travers les histoires de sa fille qu'elle tisse librement dans son imagination:

« Ma mère ne connaissait pas l'aspect des rues du Caire. Elle ignorait dans quel quartier elle habitait ;Si, après vingt ans de séjour au Caire, il lui avait pris l'envie de fuir, elle aurait été plus incapable de s'orienter et de trouver son chemin qu'une étrangère arrivée de la veille. »⁽³⁰⁾

L'altérité d'Indjé et de ses semblables à tout ce qui se déroule à l'extérieur du harem pousse Indjé à s'informer de ce monde extérieur, ce monde étrange et lointain :

« Il fallait les entendre, ces prisonnières des harems interroger avec une curiosité naïve ceux ou celles qui connaissaient le monde extérieur : servantes, eunuques, marchandes, et même leur propres enfants quand ceux –ci avaient la chance de sortir de la maison. Lorsque cela m'arrivait, je devais à mon retour décrire à ma mère les rues dans lesquelles j'étais passée, lui raconter ce que j'avais vu et entendu en chemin. »⁽³¹⁾

Indjé contait à travers un style fragmenté toute sa vie de femme esclave à sa fille, la jeune fille constate que le monde de sa mère, le monde du harem constitue une planète lointaine qui a ses règlements et ses organisations strictes dépourvues d'humanité:

« Elles formaient une communauté de femmes refermées sur elles – mêmes. Chaque jour ramenait les activités domestiques et les rites coutumiers. Le jeu des affections ou des haines, les jalousies, les intrigues, les querelles, les réconciliations, les maladies ou les deuils, les fêtes familiales ou religieuses semblaient suffire à colorer ces existences. »⁽³²⁾

La narratrice observe le regard des femmes incarcérées dans leur harem. Elle braque la lumière sur les gestes des femmes recluses à l'intérieur du harem, et sur leur comportement dans leur vie quotidienne, essayant de déceler leurs occupations et leur attention au temps qui fuit à travers les diverses heures du jour. A titre d'exemple le seul moyen qui leur permettra de saisir le temps est de suivre les appels des Muezzins :

1) *"Que la vie des femmes qui ne pensaient qu'à manger et à se parer me semblait donc mesquine."* P.9

2) *«La liberté ne leur manquait pas : elles n'en avaient aucune idée. Leurs désirs étaient comblés ; le bien-être dont elles jouissaient leur suffisait, et bien rares étaient celles qui, comme moi, ressentait d'autres besoins. »* P.20

3) *« Les heures passées à observer la rue derrière le grillage de moucharabiehs ne leur apportaient guère que les spectacles*

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.
quotidiens du quartier. » P.19

4) « *Les appels de Muezzins tombant des minarets du voisinage, aux heures de la prière, marquaient seuls dans leur vie les moments du jour.* » P.19

La narratrice a réussi à peindre le parcours de sa mère qui s'est déplacée à maintes reprises depuis son voyage d'Istanbul d'un maître à un autre ; et comment Roustom Agha préparait ses esclaves à la vie des grands harems. Il formait chez lui une véritable école à l'intérieur de sa maison séquestrée pour préparer la vente des fillettes à l'élite de la société, ce qui s'explique dans la mesure où il était :

« *Le fournisseur principal du Khédivé Ismaïl* »

« *La maison de Roustom Agha était une véritable école où on enseignait à ces fillettes tout ce qu'elles devaient savoir pour être de bonnes épouses ou de bonnes servantes.* »⁽³³⁾

Avant d'appartenir à Farid Pacha, le père de la narratrice; sa mère a subi une autre servitude chez El Moufattich, un bey mamlouk issu de la maison d'Ali Bey El Kébir. Dans ce monde clos où Indjè se déplace, elle découvre que la femme esclave devient aussi un objet de divertissement ou de plaisir éphémère. L'écrivaine s'engouffre dans les secrets du harem pour étaler l'objectif du maître au cours des soirées organisées et comment il tente d'assouvir ses plaisirs:

« *Le soir, par d'étroits passages et des escaliers secrets, des aghas conduisirent Indjè et ses compagnes jusqu'à une loge déjà pleine de femmes, qui dominait le grand salon du palais. Par d'étroites ouvertures, elles pouvaient, sans être vues, regarder au dessous d'elles évoluer la foule des invités de Moufattich, en habits noirs ou en uniformes chamarrées. Des orchestres jouaient, des serviteurs circulaient avec des plateaux chargés de rafraîchissements... ... Le spectacle des jeunes filles aux joues en feu, aux yeux animés par la course, réjouissait le Moufattich. Quand l'une d'elles lui avait plu, il lui marquait son intérêt par un compliment. L'épouse dont dépendait l'esclave comprenait. Le soir, elle la parait, la parfumait, lui prêtait même ses propres bijoux. Puis elle la faisait conduire à l'appartement du pacha. La satisfaction du maître se manifestait le lendemain par un cadeau plus ou moins somptueux qu'il envoyait à son épouse. Les enfants nés de ces caprices passagers appartenaient*

à la maîtresse de l'esclave ; elle le faisait élever à sa guise avec les siens. »⁽³⁴⁾

Quelques mois après l'arrivée d'Indjè, le Moufattich était soucieux, car il était en querelle avec le Khédive Ismail. Il s'attendait à être révoqué, arrêté et exilé peut être. En prévision d'une absence forcée qui pourrait être assez longue, il décida de régler avec Béchir Agha les détails d'administration du harem, et il ordonna de reconduire Narguiss et Indjé une autre fois chez Roustom Agha pour les protéger jusqu'à son retour et il dédia aux jeunes filles deux pièces de diamants.

« Et le temps passa ; il ne resta plus à Indjé et Narguiss de ces quelques journées vécues dans le harem du fastueux vizir, qu'un souvenir de féerie qui ressemblait à un rêve. Mais chacune d'elles garda précieusement son diamant. Ma mère, à sa mort, me laissa le sien en héritage. Je n'avais pas les mêmes raisons qu'elle d'y être attachée, bien au contraire. Je le vendis ; la somme que j'en tirais me servit à lutter pour que les jeunes filles d'Orient ne connaissent plus l'esclavage doré dans les harems des palais, et pour qu'elles ne soient plus attelées à des chars. »⁽³⁵⁾

Finalement, les deux jeunes esclaves Indjé et Narguiss, désemparées après leur départ du Moufattich, virent leur sort à nouveau remis au hasard de la destinée. Que leur réservait l'avenir ? Resteraient-elles ensemble ou seraient-elles arrachées l'une à l'autre ? Comme elles s'étaient accompagnées tout le long de leur déplacement, il se créa entre elles un lien de fraternité plus solide que celui de la parenté de sang. La dernière demeure de la mère de Ramza étant le palais du grand-père de Farid Pacha, qui deviendra son mari, Ramza se rappelle tous les visages qu'elle a connus. Elle les évoque avec amour et reconnaissance, surtout sa mère qui était restée pour elle une jeune femme, car elle mourut avant d'atteindre quarante ans :

« Ma mère au doux regard, ma grand-mère, malgré son air austère sous le serre-tête de dentelle noire, la grosse Narguiss que j'appelais ma tante et qui, plus que ma mère, veilla sur mes jeunes années, l'altière et magnifique Gaulistan, première épouse de mon père, Néemat, la Khalfate qui régenta le harem, telle servante au teint noir ou bronzé, toutes, amies ou ennemies, ne s'offrent à mon souvenir que souriants aussi, béats, épanouis, comme ceux de Koutchouk et

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

Mabrouk, les aghas replets qui veillaient sur ce monde de femmes. »⁽³⁶⁾

L'épreuve pratique imposée par les maîtresses de l'intérieur du harem à ma mère sortit du domaine du savoir faire et des travaux ménagers et s'orienta vers l'observation des détails du corps à l'intérieur du hammam lors de leurs bains, afin de vérifier la solidité des ongles en les taillant, les dents en y enfonçant des morceaux de caramel; et même les cheveux en les tirant très fort. De temps en temps elles plaçaient les esclaves près des fourneaux pour les faire transpirer afin de s'assurer que leur sueur n'avait pas une odeur trop forte.

« Les jours de lavage, on les conduisait devant les tas de linge que les servantes venaient de descendre des terrasses, et elles devaient trier, plier, repasser. Malheur à elles si elles faisaient un faux pli au yachmak de Gaulistan, au yalek de Gaulizar, et surtout à la gebbah, au couftan, ou au châle de Farid bey. »⁽³⁷⁾

Kassem Amin, à son tour n'a pas manqué de révéler son opinion à propos de l'enfermement des femmes dans le harem :

" Kassem Amin critique l'enfermement des femmes dans le harem ou dans la maison ; la servitude – la condition de servante – à laquelle elles sont condamnées ; l'ignorance dans laquelle elles sont tenues ; la répudiation « sans raison », dont elles sont victimes ; la polygamie de plaisir, qui font d'elles des marchandises ; le mépris que les hommes manifestent à l'égard des femmes."⁽³⁸⁾

De même, l'avis de Taha Hussein, qui avait soutenu le combat des femmes, rappelle que les penseurs du début du XXe s. ont rejeté *« tout asservissement aux dogmes théologiques et aux règles juridiques, les dogmes et les règles étant ceux de l'islam, et que ce rejet a été le moteur de la nahdah ou « renouveau » des arts, des lettres, et de la société.*"⁽³⁹⁾

Selon Jacques Berque⁽⁴⁰⁾, les marxistes et les islamistes constituent un clan qui nourrit la haine des femmes.

" Durant la période de la lutte pour l'indépendance, la question de l'émancipation des femmes s'est posée dans un contexte marqué par l'agression coloniale, la défense de l'identité musulmane et la

revendication nationaliste. Dans cette perspective, la question féminine s'est réduite principalement à la revendication de l'instruction des jeunes filles musulmanes, avec cette triple limite qu'il s'agit d'une instruction axée sur la morale et l'histoire de l'islam et préparant les jeunes filles, à travers des travaux manuels de type domestique, au rôle de reproductrices qui leur est assigné au sein de la société."⁽⁴¹⁾

Out-El-Kouloub a bien situé l'époque de la première interdiction de l'esclavage dans son roman (le 4 août 1877, elle ne sera définitive qu'en 1895). Roustom Agha, le célèbre marchand, était contre l'abolition de l'esclavage selon son avis:

« Supprimer l'esclavage c'était condamner à mort la société la plus civilisée, la plus raffinée qui fût. Et pourquoi ? s'écria Roustom Agha. Parce que des étrangers voulaient imposer leurs mœurs et leurs lois en Egypte.....Fallait-il, pour quelques excès, interdire un des commerces les plus prospères du pays, et empêcher les gens aisés de se faire servir en assurant l'existence de milliers de gens ? »⁽⁴²⁾

C'est un roman qui incite au changement pour plusieurs générations de femmes, l'ouvrage comporte ainsi une dimension généalogique qui permet de comprendre les sources de la rébellion de Ramza à travers des situations très concrètes et une écriture en prise avec le réel vécu. L'écriture d'Out El Kouloub est riche de son expérience autobiographique. Etant témoin, elle a réussi à observer la vie de ces victimes afin de nous transmettre le scénario qui se déroulait à l'intérieur du harem. La narratrice, influencée par la vie de sa mère, conte avec pudeur et émotion la douloureuse désillusion des femmes esclaves soumises docilement à leur destin. L'abolition définitive de l'esclavage n'a pas été synonyme de liberté pour la femme affranchie. Cette liberté tant désirée n'est la plupart du temps qu'une duperie qui emprisonne celle-ci dans un engrenage juridique dont elle ne peut se défaire que par des procédés illégaux. L'esclavage s'est trouvé remplacé par un système plus dissimulé qu'on appelle engagement obligatoire. La femme affranchie n'est pas maîtresse de son destin malgré sa volonté évidente de réagir contre les injustices de la vie.

2. La description romanesque du vécu de la femme dans la société égyptienne :

La description romanesque, restera un moyen d'expression littéraire indispensable pour les auteurs qui ont paru dans un pays en pleine mutation, quels que soit le style d'écriture qu'ils utilisent, ou l'époque à laquelle ils ont vécu. Out El Kouloub décrit la société, ses personnages, ses mœurs, ses maux et ses vices, pour contribuer à la changer, consciente de son rôle d'éducatrice et de formatrice des consciences. Imprégné par l'influence des courants européens, l'idéal littéraire égyptien peut être défini aujourd'hui comme l'invention d'une "modernité spécifique", d'une écriture qui fusionne les diverses influences avec les apports multiples de la tradition indigène. Elle voulait certes satisfaire les amateurs de charme exotique, les curieux du pittoresque et des traditions héritées à travers un travail réflexif et réaliste d'observation de la vie en Egypte, mais elle ne voulait pas simplement présenter une approche du réalisme allochtone. Elle entendait refléter une image de la vie en Egypte selon son point de vue personnel et sa culture revivifiée depuis l'expédition de Bonaparte en Egypte ^(1798- 1801) qui avait donné un essor nouveau à la société égyptienne, et par suite à toute la société arabe, sous le coup de la révélation d'une science moderne et de nouvelles pensées inspirées par la Révolution française. Elle expose ses opinions relatives aux différentes institutions sociales : mariage, autorité paternelle, instruction civique.

La description dans le roman francophone égyptien plaçait :

"Un univers stable, auquel on pouvait ensuite se référer et qui garantissait par sa ressemblance avec le "réel", l'authenticité des événements".⁽⁴³⁾

L'ensemble des séquences qui décrivent les rues, les maisons, les personnages, les paysages, les vestiges de l'histoire, et les coutumes héritées au cours de la narration du roman constituent en général un véritable panorama. L'ensemble des images sociales décrites par l'écrivaine nous permet de saisir le monde vécu par la narratrice. Elle nous transmet sa vision de l'époque qu'elle a vécue en

Egypte avec tous ses méfaits mais aussi ses plaisirs. Elle se donna sans doute pour but d'illustrer de manière vivante la vie sociale en Egypte en évoquant dans ses oeuvres les lieux les plus courus à l'époque. Elle n'a pas manqué de signaler quelques lieux célèbres jusqu'à nos jours: (*le pont de Kasr El Nil, le palais de Guizéreh d'Ismailia, wadi Halfa, la citadelle, quelques musées, le Khalig, les célèbres écoles religieuses et gouvernementales El Kouttab, El Azhar, la route de boulaq, le vieux quartier de Darb el Gamamiz, les tribunaux, les gares ferrovières, la vie des bédouins, la ville d'Alexandrie et la Haute Egypte, la ville de Qéneh, la ville de Qosseir, la ville de Manfalout, Assouan, la capitale El Khartom*)

A travers ses descriptions l'écrivaine a réussi à entamer un essai d'étude fidèle qui analyse les comportements des esclaves pour mettre en relief l'attitude de Ramza qui agit comme si elle était venue d'une autre planète, par son indifférence à toutes les autres femmes qui l'entourent.

« La description est ce qui donne corps aux lieux, aux personnages, aux sentiments, à l'élément abstrait. Sans elle, un récit ne serait qu'une succession de faits, froide et répétitive. »⁽⁴⁴⁾

Les romans d'Out-El-Kouloub, sont à cet égard à la fois des documents et des témoignages. Sa vision de l'Égypte, reflète son attachement à son pays natal, elle souhaite faire connaître le pays dans son ensemble et à plusieurs périodes de son histoire. À travers le parcours de Ramza, on peut reconstituer une histoire sociale des femmes égyptiennes grâce au réalisme avec lequel l'auteure les décrit dans leur milieu social authentique. Cette écrivaine possède en effet les compétences d'une ethnographe, Elle se préoccupe de réintégrer la femme dans la vie de la cité. Elle donne ainsi accès à un travail de documentation teinté de fiction. Comme l'explique Nayra Atiya, dans l'introduction à sa traduction de **Ramza** :

"Out-El-Kouloub, était une fine observatrice du monde auquel elle appartenait. Ses récits se déroulent souvent dans des quartiers historiques et de vieilles demeures, où se produisent les activités aussi bien dramatiques qu'ordinaires de la vie courante. Elle entrecroise des descriptions détaillées de l'architecture à une connaissance personnelle du folklore, permettant au monde du

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

harem (ses superstitions, sa magie et ses rites) d'apparaître de façon très vivante".⁽⁴⁵⁾

D'après Jean Louis Joubert, qui dévoile la vision de l'écrivaine sur l'Égypte, aspirant à faire connaître l'Orient arabe dans sa vérité et sa profondeur, en donnant des images surgies de l'intérieur même de cette société, tel est le projet clair qui anime une écrivaine francophone d'Égypte. (46)

La narratrice transmet à son lecteur, à travers les séquences présentées dans le roman, ce qu'elle discerne autour d'elle avec toutes les nuances voulues. Qu'il s'agisse de décrire une action, un personnage, un lieu ou des sentiments, il faut respecter certaines règles pour rendre l'ensemble efficace et probable aux yeux du lecteur. Nombreux sont en effet les passages de ses romans qui, grâce à une peinture particulièrement détaillée et réaliste du milieu dans lequel évoluent les personnages, donnent à voir des scènes pittoresques de l'Égypte, mais aident aussi à en construire une histoire sociale. Citons à titre d'exemple son avis sur le shopping dans des magasins célèbres

« C'était l'époque où de grands magasins venaient de s'ouvrir au Caire, et je me souviens encore de la joie que j'eue en recevant une robe de soie rouge de chez Pascal, une Jacqueline sport du Dé rougeachetée chez Omar Effendiles occasions rares où l'on me conduisit dans ces quartiers de Mousky, de l'Ezbékiah ou de wagh el Birka, situés loin de notre maison..... »⁽⁴⁷⁾

Parlant de la ville d'Alexandrie, elle ne manque pas de citer son charme et la magie des plages réservées aux femmes qui s'entassent pour étaler leurs bijoux et leurs parures :

« Alexandrie, surtout en été, avait sa vie propre, plus libre, plus européenne que celle du Caire..... ;puisque j'avais besoin de bains, j'irais aux bains, mais seulement dans l'établissement réservé aux femmes à San StéfanoL'endroit était déplaisant, toujours encombré d'une foule de dames qui venaient surtout pour étaler leurs toilettes et leurs bijoux, rencontrer leurs amies..... ;Le bain proprement dit n'était qu'un coin de plage et de mer, entouré de cabines de tous côtés, d'inconnues, sous les regards inquisiteurs de centaines de curieuses. »⁽⁴⁸⁾

Au niveau culturel, il faut rappeler également que l'Égypte, à cette époque, était colonisée par l'Angleterre, et que l'élite

intellectuelle a choisi d'écrire en français. La langue française représente le symbole de la liberté par rapport à l'anglais, langue de l'occupant, mais aussi par rapport à l'arabe classique. Cette écrivaine, par sa mission littéraire, symbolise la richesse des transferts culturels entre la France et l'Égypte dans les années 1930 à 1950. Écrire en langue française n'est pourtant pas qu'un hommage rendu à la supériorité de la langue de l'Autre :

« Dans le changement de langue, le reniement de soi s'accompagne en retour de la conquête, de l'appropriation de la langue de l'Autre, que l'écrivain fait sienne. Le détour par l'altérité n'est qu'une étape vers le retour à soi-même »⁽⁴⁹⁾

La culture intellectuelle transcrite en langue française représente une échappatoire, mais aussi une issue pour l'écrivaine qui trace avec patience le parcours de ses personnages passionnés qui invalident presque totalement son apologie de la modération.

" La langue est un miroir dans lequel se reflètent la situation sociale de ses locuteurs, leur éducation et leur vie familiale, les croyances de la nation et ses traditions, les principes politiques, juridiques, ses tendances pacifiques ou belliqueuses, ses arts. Tout cela donna à la langue sa coloration particulière."⁽⁵⁰⁾

À cet égard, la liberté d'écrire a commencé, pour notre écrivaine, par la conquête d'une liberté de parole et le choix de la langue française. Les personnages d'Out-El-Kouloub, en majorité des femmes, ne sont pas tous des champions de l'indépendance. Ils personnifient plutôt les prototypes des réalités historiques et sociales qui existaient à l'époque. La romancière met en scène des êtres humains bien plus que des idées, même si elle place l'enfance et l'adolescence de ses personnages au centre d'un nécessaire reconstruction de la société. De plus, ces jeunes filles, ces femmes, sont issues de tous les milieux : aristocratie, bourgeoisie et milieu rural. La trame descriptive du roman divise les personnages en deux clans : ceux qui désirent le changement et la liberté et ceux qui les refusent. Cette dualité caractérise non seulement la technique descriptive des personnages, mais aussi la technique d'insertion des lieux « permis » et des lieux « interdits ».

Le français classique utilisé par cette écrivaine laisse néanmoins une place au dialecte arabe, parfum d'Orient diffusé dans

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

ses œuvres grâce à sa capacité à réaliser une fusion de l'arabe et du français permettant la mise en place du décor folklorique et des empreintes de son pays natal sur ses écrits. Out-el-Kouloub est représentative de son temps. Cette volonté de mêler deux langues est essentielle dans son œuvre. Elle enrichit autrement le langage en usant des mots qui appartiennent au patrimoine culturel égyptien. Elle fait entendre l'arabe dans le français. Elle va jusqu'à traduire littéralement certaines expressions de l'arabe égyptien. Elle attribue à ses récits un caractère d'exotisme particulier en enracinant les textes dans une réalité égyptienne. Ainsi le langage choisi par Out-El-Kouloub traduit-il sa personnalité et exprime-t-il parfaitement son imaginaire. Donnons à titre d'exemple quelques mots utilisés dans ce roman, qui reflètent l'attachement de la narratrice à sa langue natale.

| Dialecte arabe | Mots arabes |
|----------------------------------|--------------------------|
| Harem | حرم |
| Muezzins | مؤذن |
| Hanem | هانم |
| Dahabia | دهبية |
| Tarbouche | طربوش |
| Le Moufattich | المفتش |
| moucharabiehs | المشربية |
| le canaka | الكنكة |
| Le gebbah | الجبة |
| Le couftan | القفتان |
| Le châle | الشال |
| Oustaz | أستاذ |
| Un koutab | كُتاب |
| salamlak | سلاملك |
| haramlak | حراملك |
| Le cheikh | الشيخ |
| La fat'ha | الفتحة |
| « Bismillah el Rahman el Réhim » | "بسم الله الرحمن الرحيم" |
| Katb el Kitab | كتب الكتاب |
| Cadi | القاضي |
| Maazoun | المأذون |
| Wakil | الوكيل |
| Borqo' | برقع |
| mélaya | ملاية |
| Fellaha | فلاحة |
| khalig | الخليج |

Out-El-Kouloub, qui a choisi d'écrire en français, garde au fond de son esprit une nostalgie de la langue des origines invoquées par Abdallah El Nadim dans "Idéologie de Renaissance nationale":

" Ô toi qui parles arabePar quoi remplaceras-tu la langue qui n'a guère de pareille?La langue est toi-même. Si tu ignores qu'elle est ta patriela perte de la langue est la perte de soi."
(51)

En fait, les prénoms choisis définissent les personnages et reflètent leurs comportements "Ramza", le titre du roman, attribue au prénom de l'héroïne le sens de *ramz* en arabe, qui veut dire « symbole », (celui de la femme révoltée dans le roman) L'écrivaine y explore l'évolution du destin de Ramza sans oublier de passer du particulier vers le général en offrant à ses lecteurs un riche panorama de la société égyptienne envisagée sous diverses facettes, romans dans lesquels sont à chaque fois représentés des personnages féminins de milieux sociaux différents aux prises avec des amours compliquées. Citons, à titre d'exemple, le personnage de Mademoiselle Hortense, l'institutrice de Ramza :

"La pauvre Mademoiselle était certes tout le contraire d'une révoltée » Mais « en vivant à ses côtés, en conversant avec elle, j'élargis mes horizons. Elle venait d'un autre monde, un monde de femme comme le mien, mais différent du mien, qu'elle me faisait connaître. »⁽⁵²⁾

Essayons d'exposer ici les personnages peints par Ramza et qui font partie de toutes les couches de la société pour présenter une vue globale de l'univers social et du conflit entre maîtres et esclaves .Il convient de présenter les personnages du roman en précisant leurs rôles respectifs et les relations qui les unissent pour permettre au lecteur de mieux comprendre nos analyses et d'éviter de se perdre au fil des explications qui vont être proposées dans ce qui suit.

L'un des objectifs littéraires de la romancière consiste à fixer à travers les descriptions des personnages qui fourmillent de détails la mentalité et la culture des femmes durant cette époque vécue. Ces diverses descriptions transmettent l'image réaliste de ses compatriotes aux générations futures, comme une sonnerie d'alarme qui appelle au changement des traditions et des coutumes héritées dans une société

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.
sclérosée.

| Personnages | Rôles |
|---|--|
| Indjé (esclave) connue par d'autres noms Kiz, Olga et Perles | La mère de Ramza et épouse de Farid bey, une femme très belle au doux regard, elle mourut avant d'atteindre quarante ans. A la fin de sa vie ses traits sont creusés par la souffrance, ses yeux agrandis et cernés par la fièvre donnaient à son expression un charme plus délicat. D'origine turque, son enlèvement se déroule à Istamboul, Tewfiqeh hanem l'acheta d'un marchand d'esclaves et la renvoya une autre fois sur le marché d'esclaves à l'âge de 14 ans. Excellente musicienne et femme serviable à l'intérieur du harem. |
| Narguiss (esclave) | Epouse de Farid Bey pour six mois et amie inséparable d'indjé, d'origine Circassienne, née dans les montagnes de Caucase, une forte femme, joviale et bruyante. Elle rencontra Indjé avec le troupe d'esclaves vendues à Roustom Agha est transporté d'Istamboul voguant vers l'Egypte en remontant le Nil dans dahabieh, maison flottante . Ramza l'appelait sa tante. Narguiss ne regrettait ni sa famille, ni son pays natal. Elle rêvait, elle aussi, d'une destinée prestigieuse dans le harem et d'un prince jeune et beau. |
| Ramza | Fille d'Indjé et de Farid pacha, un bey mamelouk issu de la maison d'Ali Bey El Kébir. Jeune fille indépendante, elle grandit au milieu des esclaves, Elle aime la culture et la liberté, elle combat tout le long du roman les idées sclérosées et la superstition. Elle lutte audacieusement pour réaliser la liberté des femmes de son époque. |
| (Gaulizar) Grand- mère de Ramza | Elle gouvernait le harem, de la fenêtre de sa chambre, ou du balcon sud de la Kaa, elle avait l'œil sur tout. Sa voix puissante et autoritaire faisait encore au loin trembler les serviteurs. C'est le grand Ouali Mohamed Ali qui avait choisi Gaulizar pour le grand père. Femme superstitieuse et crédule, elle enfonce le harem dans l'ambiance des rites et de la magie. |
| Gaulistène | Première épouse de Farid bey, elle était un présent offert à Farid bey par le Khédive Ismaïl lors de son retour de Paris. Elle tenait le budget du harem, et elle décidait si on égorgerait un bœuf ou des moutons, quelles provisions il faudrait faire venir des magasins ou envoyer chercher au domaine. Elle préparait elle-même quelques mets recherchés et quelques friandises. Elle était stérile, après dix ans de mariage, |

| Personnages | Rôles |
|--|--|
| | elle n'avait pas d'enfants, Gaulizar et Gaulistène décidèrent d'acheter elles mêmes une esclave pour l'offrir à Farid bey et c'est ainsi qu'Indjé entra au harem pour donner naissance à la petite Ramza. |
| Néemat | La khalafat qui régentait le harem |
| Koutchouk et Mabrouk | Les aghas replets qui veillaient sur le monde des femmes du harem, ils sont souvent eunuques pour éviter tout danger aux femmes du harem. |
| Roustoum Agha | Le marchand d'esclaves le plus réputé du Caire, Ancien mamelouk, un homme bienveillant et généreux, il dirigeait son affaire avec sa femme Rokeya, esclave affranchie elle aussi. Les Plus hauts personnages leur accordaient leur confiance et leur considération. C'étaient les fournisseurs du Khédive Ismaïl. Ils étaient pleins de sollicitude pour leurs esclaves, ils ne les vendaient pas à n'importe qui, ils les suivaient dans leur carrière, les visitaient dans les harems où ils les avaient placées et où Rokeya avait toujours accès. Ils stipulaient dans les actes de vente leur droit de les reprendre si elles n'étaient pas bien traitées. |
| Le Moufattich ou Ismaïl Sadek Pacha | Le nouveau maître d'Indjé et Narguiss, homme d'expérience, vigoureux, l'homme préféré des femmes du harem. Suite à une querelle avec le Khédive Ismaïl, il s'attendait à être exilé. En prévision d'une absence forcée qui pourrait être assez longue, il décida de régler avec Béchir Agha les détails d'administration de son harem. Accusé d'un complot politique, il s'exile à Don Gola. Il se donna la mort rapidement en s'étranglant dans le bateau qui lui servait de prison. |
| Farid pacha | Père de Ramza, un bey mamelouk issu de la maison d'Ali Bey El Kébir. Son père Fawzi bey avait souffert de son ignorance, c'est pourquoi il prit soin de son fils unique. Il veilla à son éducation, le confia très jeune aux ulémas de l'Azhar pour apprendre le Coran, et l'envoya à Constantinople dans une école de Sultan où il passa trois ans. S'étant familiarisé avec le turc et le persan, il se dirigea ensuite à Paris quatre ans pour étudier le droit. Il apprit bien le français, fréquenta des cénacles et écrivit des vers et devient le premier traducteur du cabinet du Khédive Ismaïl. Homme cultivé et ouvert, il encouragea sa fille Ramza à suivre la voie de la culture. Il incarnait le type idéal du bel homme. |

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

| Personnages | Rôles |
|---|---|
| Amina | La nourrice de Ramza, une fellaha du village. Elle aimait l'or et recevait un bijou pour chaque événement marquant de la petite enfance de Ramza. Elle se querellait sans cesse avec les servantes du harem. Elle avait une voix aiguë qui perçait les murs et emplissait la maison toute entière. Elle sera chassée du harem à cause de son ingratitude et de sa convoitise sans bornes. |
| Fatma | La sœur de lait de Ramza, morte à l'âge de 8 ans. |
| Zakeya | Esclave soudanaise et fidèle amie de Ramza jusqu'à sa mort. |
| Oustaz Hefny Soliman | Un vieillard à barbe blanche, maigre et de petite taille, toujours vêtu d'un kouftan blanc. Il tenait une petite école pour enseigner aux enfants du quartier la récitation du Coran. Il apprenait à Ramza le Coran et l'écriture chez elle, toujours accompagnée de Zakeya. |
| Le docteur Comanos | Un médecin européen, jeune et célèbre qui soigna Ramza quand elle est atteinte de la fièvre. |
| Les cheikhas, les Codias : | Visiteurs du harem : ils sont dotés du pouvoir extraordinaire de commander aux êtres invisibles, surtout le djinns, de disparaître. Ils sont doués aussi pour combattre le mauvais œil. |
| Mademoiselle Hortense | Institutrice française, qui fit son apparition au harem pour y enseigner la langue française. Elle avait deux dévotions : son Dieu et Ramza. Elle s'attacha rapidement à son étudiante égyptienne et aida Ramza à apprendre la langue française, le dessin, la musique, la broderie, et tout ce qu'on appelle les bonnes manières. |
| Cheikh Nassif | Un étudiant d'El Azhar qui enseigna à Ramza la géographie, l'arithmétique utile pour tenir les comptes du ménage, et la grammaire arabe, indispensable pour comprendre le Coran. |
| Le cheikh Mohamed Abdou ou le Moufti | L'ami de Farid bey. Il encouragea le père de Ramza à compléter son instruction dans une école secondaire. |
| Bahiga | Amie de classe de Ramza et sœur de Maher, le futur amant de Ramza. Elle n'était pas heureuse. Sa mère était morte et son père était un riche marchand de bois du quartier de Choubra. Elle détestait sa marâtre et elle évitait de rester longtemps à la maison. Elle se maria à un riche négociant d'Alexandrie. |
| Maher | Le frère de Bahiga l'amie de Ramza. Plus âgé qu'elle de deux ans, il venait d'entrer à l'école militaire : délicat, intelligent et tendre vis-à-vis de sa sœur pour compenser la perte de leur mère. |
| Set Khadiga | Une veuve qui gagnait sa vie en s'entremettant de |

| Personnages | Rôles |
|--------------------------|--|
| | famille en famille pour négocier des unions entre les familles. Elle recevait dix pour cent sur la dot en plus des cadeaux qu'elle recevrait aux jours de fête. |
| Medhat Safouat | Le mari proposé par l'entremetteuse. Âgé de 35ans, il appartenait à une famille importante qui comptait des ministres. Il avait obtenu un diplôme d'ingénieur de Paris de l'Ecole Centrale. Il cherchait une jeune fille instruite pour l'accompagner dans ses voyages en Orient, en Europe et en Amérique, mais après les premiers préparatifs avec la famille, il se donna la mort à l'improviste. |
| Amina El Torkéyah | La plus grande négociatrice des mariages d'Alexandrie. Elle était une ancienne esclave de la famille Tousson, Ramza refuse de la rencontrer pour ne pas être négociée, ni achetée, ni vendue d'un harem à l'autre. |
| Mourad El Khachab | Un riche marchand de bois du quartier de Choubra, le père de Bahiga et de Maher, il s'opposa au mariage de son fils avec Ramza conclu clandestinement loin de l'accord des parents. |

Out-El-Kouloub, insère dans son texte des évènements historiques, présentés à travers sa propre sensibilité, tels que:

1. « *Notre pays ne progressera pas vraiment tant que les femmes y seront maintenues dans l'ignorance et l'esclavage.* »⁽⁵³⁾

2. « *La justification du féminisme sera légitimée au plan national : elle sera reprise par de nombreux politiciens et en particulier par Nasser. En 1956, la constitution accorde aux femmes le droit de vote et l'éligibilité.* »⁽⁵⁴⁾

3. « *Mon père revint. Il avait accompagné le Khédivé Abbas en un long voyage à Assouan pour les cérémonies d'inauguration du barrage, puis au Soudan, à Khartoum.* »⁽⁵⁵⁾

Il s'agit pour cette écrivaine de prouver que l'Egypte est riche de traditions, de cultures, de dignité, de chaleur, en même temps elle veut critiquer farouchement les travers et les mœurs d'un peuple en voie de modernisation qui ne se plaint jamais de sa situation culturelle et matérielle. La romancière, dans un style concis, veut tout dire : les cérémonies, les pratiques superstitieuses, les mentalités. Elle cite à propos du mariage :

"La jeune fille pourtant ne paraîtra point. Elle ne quittera même pas sa chambre. Deux témoins iront recueillir de sa bouche le « oui »

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

fatal (...). Une vieille Circassienne (...) prodigue les recommandations : surtout, ne réponds pas tout de suite, tu semblerais avoir hâte de quitter tes parents. Quand on t'aura posé par trois fois la question, alors prends la voix la plus douce et la plus humble pour dire : oui" (56)

Ainsi, elle dévoile l'impact des mentalités, des moeurs et des coutumes afin de décrire l'ensemble des convictions du peuple arabe qui met en relief l'obéissance aveugle aux parents et la vénération des ancêtres. L'adoption de leurs normes semble fournir la solution des problèmes sociaux, non parce qu'elles sont anciennes, mais en raison de leur caractère sacré, de leur sagesse et de leur supériorité. La conduite générale est guidée par cet esprit de tradition qui se manifeste dans les moindres décisions dans la vie quotidienne

L'auteure est consciente que seule l'instruction arrachera la femme au monde des superstitions, des médisances, et des idées irrationnelles. Se basant sur l'idéal de la culture de son père et l'importance de l'éducation féminine, Out-El-Kouloub, fait appel à l'élite égyptienne aussi bien qu'aux défenseurs des réformes sociales. Elle évoque les réalités et les coutumes quotidiennes. De même, la subdivision entre ville moderne et ancienne est fréquente dans le roman. Cette volonté conciliatrice entre ces deux mondes vise à contribuer à un changement efficace de la société. Out-El-Kouloub est désireuse de rénovation ou de participation au rythme du monde actuel en pleine mutation. Elle voulait, en tant que femme égyptienne, dévoiler la réalité vécue en Egypte et condamner les travers de cette société, surtout l'analphabétisme, la superstition et l'infériorité des femmes. Le roman « Ramza » peut interroger les modes de connaissance et les croyances d'une époque vécue par la narratrice. Il régnait dans le harem une étrange atmosphère car la grand-mère de Ramza était une superstitieuse, la mère de Ramza, grâce à son éducation échappait à cet envoûtement ; Ramza narre ses souvenirs.

Citons quelques extraits:

I. « Quant à moi, dès mon plus jeune âge, mon imagination fut pleine de visions de djinns. Les recommandations contre le mauvais œil hantaient mon esprit ; je surprénais à chaque instant du jour, dans quelque chambre du harem, des conciliabules auxquels prenaient part des femmes venues du

dehors, mais dont les visages m'étaient familiers car leurs visites étaient fréquentes. Je savais que c'étaient des cheikhas, des codias, douées du pouvoir extraordinaire de commander aux êtres invisibles. » P.71.

2. "Le conflit entre le passé et l'avenir a lieu sur le plan des croyances et des convictions. Le soir, pour éloigner les djinns de ma chambre, on mettait encore sur le brasero du sel et de l'encens. Le crépitement du sel sur la braise évoqua longtemps pour moi des petits bonshommes ou des animaux étranges qui prenaient forme dans les volutes de la fumée d'encens et s'enfuyaient à tire d'aile dans les airs. » P.72

Ramza s'oppose à la rigidité des coutumes héritées et pratiquées par la grande mère, telles que le Zar, célébré pour faire disparaître les esprits maléfiques des humains.

3. « Ma grand-mère, dès le premier jour de fièvre, avait fait venir à mon chevet la cheikha Zahira, qui avait multiplié les prières et les rites conjuratoires ; une nuit je m'éveillai horrifiée en sentant couler sur mon visage quelque chose de chaud et de gluant : c'était le sang d'un pigeon égorgé qui se débattait encore au-dessus de ma tête entre les griffes de la vieille femme. » P.80.

Bahiga, pour combattre la stérilité après son mariage, essaya de poursuivre les conseils de sa belle mère. Elle conta à Ramza :

4. « C'est ma belle mère qui m'a fait jurer d'aller au Musée voir une momie. Il paraît que c'est un moyen pour vaincre la stérilité ! » P.133.

La narratrice dénonce toute adhésion aveugle au passé et se révolte farouchement contre ces vieilles coutumes qui anéantissent les êtres et qui remontent en partie aux traditions de l'Égypte pharaonique. Elle cherche la sincérité et la logique en adoptant une attitude rationnelle et positive

Cette écrivaine aboutit à un équilibre sans égal entre sa culture et la culture de l'autre pour transmettre une description fidèle de sa terre natale, les ambiances du temps passé, les personnages, la magie des lieux perçus. L'intégration de la description dans le roman étudié s'opère à travers un ensemble de procédés destinés à éviter que les passages descriptifs ne soient ressentis comme des arrêts du temps

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

de l'action. Ils consistent à motiver la description, c'est-à-dire à introduire dans le récit une situation qui la justifie. La description d'Out el Kouloub peut avoir un rôle didactique et éclairer le lecteur sur une époque déterminée en Egypte, on peut la considérer aussi une description informative car ses récits fournissent des connaissances historiques sur un milieu que le lecteur ne connaît pas. Elle crée l'illusion du vrai et cependant essentiellement : elle enrichit la lecture du roman, son atmosphère, ses personnages, son action, et même sa langue natale qu'elle a inséré entre les lignes avec une excellente compétence. Elle révèle une vision de l'homme et du monde.

3) La lutte de Ramza pour l'indépendance de la femme

Pendant environ cinquante ans, de ¹⁹²⁰ à la fin des années ¹⁹⁷⁰, les femmes vivant dans les pays arabophones se sont émancipées de leur statut de servantes esclaves avec le concours d'hommes éclairés, penseurs ou hommes politiques libéraux. L'émancipation grâce aux efforts des penseurs et des révolutionnaires a été surprenante. En Egypte s'est épanoui un vrai féminisme, libre, indépendant de l'Etat, qui a contribué à cette action d'émancipation et a suscité de grandes oeuvres : telles que : "Libérer les femmes" ⁽¹⁸⁹⁵⁾ de Qassem Amin, "La condition des femmes dans l'islam" ⁽¹⁹¹³⁾ de Mansour Fahmy, "L'esclave sultane" ⁽¹⁹⁵⁵⁾ de Doria Chafik, "Ramza", ⁽¹⁹⁵⁸⁾ d'Out el Kouloub, Ainsi nous pouvons déclarer que les femmes dans les romans d'Out El Kouloub ne sont pas les simples porte-parole d'une idéologie clairement affichée; mais qu'elles sont complexes, car elles évoluent dans un monde en plein bouleversement; Out el Kouloub est la première femme romancière à faire en sorte que la condition des femmes en littérature soit au centre de son œuvre entière. Seule May Ziade⁽⁵⁷⁾, pionnière du mouvement féministe qui a pris son essor dans le monde arabe, a réussi à consacrer l'essentiel de sa carrière sociale et littéraire à défendre les droits de la femme, considérée jusqu'alors comme un être mineur, voire une couveuse ou un simple objet de plaisir. Cette intellectuelle libanaise constitua pour notre écrivaine un modèle de lutte acharnée qui s'est surtout fait remarquer par son activité fiévreuse pour émanciper la femme, de l'ignorance d'abord, puis du joug des traditions anachroniques afin qu'elle puisse se comparer à l'homme et mériter son droit à l'égalité.

La classe aristocratique de cette époque avait la hardiesse de

soutenir ce mouvement féministe naissant, par l'intermédiaire de ces pionniers qui commençaient à répandre leurs idées libératrices à travers leurs œuvres. Cette élite possédait le pouvoir culturel, intellectuel et financier. En tant qu'aristocrate, Out El Koulob prend la plume à son tour, donnant la priorité à la cause des femmes. Dans "*Ramza*", la situation de l'héroïne révoltée, confrontée à la loi patriarcale, est assimilée à celle du peuple égyptien sous la domination britannique. Cette jeune fille appartenait à la classe occupant la place la plus élevée de la pyramide sociale en Egypte. Elle semble avoir eu tout le plaisir et le confort nécessaires pour mener une vie heureuse et tranquille; hormis le sentiment d'être privée de liberté, ainsi que sa mère, au sein d'un harem clos, soumise à la volonté de son père. Séquestrée malgré sa riche culture et son éducation élitiste, elle a acquis une personnalité ferme et a développé une révolte acharnée contre un vécu honni. Le refus de sa condition, illogique à ses yeux, la pousse à la recherche d'un mari ou d'un clan différent, aspirant à trouver le bonheur. Tout d'un coup tous ses espoirs sont complètement déçus surtout lorsque l'amant qu'elle a choisi (Maher) ne s'est pas montré à la hauteur de ses attentes. Il faut ajouter à cela les falsifications de la vie sociale et des coutumes, surtout les contestations par les parents d'une liberté qui n'était pas encore coutumière.

La narratrice, influencée par Qassem Amin, dédie son célèbre livre à son père :

« J'entendais une voix jeune et ardente défendre des idées qui m'étaient déjà chères : la nécessité d'instruire la femme, de lui donner les mêmes droits qu'aux hommes, de la libérer du voile, de transformer en sa faveur les règles du mariage, de ne plus permettre qu'elle soit mariée contre son gré et répudiée sans raison (...). Je devorai le livre ; j'en parlai le lendemain à mes camarades ; aucune ne le connaissait encore ; toutes l'achetèrent ; il devint notre arsenal d'idées ; certaines d'entre nous le savaient par cœur. »⁽⁵⁸⁾

De son côté, Qassem Amin critique les idées de :

"Talaat Harb, le banquier « nationaliste », qui s'opposait à ce que ses femmes sortissent du harem où elles vivaient recluses".⁽⁵⁹⁾

Le procès retentissant de Ramza avait duré un demi siècle auparavant, ébranlé les murs de harems dans tout l'Orient.

« En se révoltant contre des coutumes séculaires et des autorités

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

familiales abusives, elle avait posé, devant l'opinion publique aussi bien que devant les tribunaux, la question de la liberté de la femme et de ses droits. Dans cette guerre des anciens et des modernes, qui s'était allumée à propos d'elle, elle avait publiquement combattu comme un homme. Elle avait dû souffrir aussi, secrètement, comme une femme." ⁽⁶⁰⁾

La romancière a voulu décrire l'évolution de la femme dans une époque déterminée de l'histoire de l'Égypte tout en prenant en considération le fait que le monde évolue et change. D'après Jean-Gérard Lapacherie⁽⁶¹⁾, Taha Hussein et Out-El-Kouloub pensent que les femmes sont des individus capables de décider par elles-mêmes leur destin. Les féministes revendiquaient leurs droits au nom de principes universels. Selon Berque les Orientalistes et les partisans du voile leur déniaient ces droits au nom de l'identité islamique.

" Durant la période de la lutte pour l'indépendance, la question de l'émancipation des femmes s'est posée dans un contexte marqué par l'agression coloniale, la défense de l'identité musulmane et la revendication nationaliste. "⁽⁶²⁾

Cependant, Ramza a réussi à aboutir à une indépendance culturelle en suivant dès sa tendre enfance l'apprentissage des langues et du Coran chez elle auprès de sa mère et, de même, elle a suivi de près les diverses conversations où on évoquait les maîtres du monde comme le sultan Abdul Hamid, la reine Victoria, l'empereur d'Allemagne. Elle narre comment son père a subi un jour l'influence de son ami le cheikh Mohamed Abdou, avant de devenir le Moufti :

« Il prônait déjà l'instruction des filles musulmanes dans des écoles égyptiennes. Au nom de la justice, il protestait contre ceux qui traitaient la femme en créature inférieure, mais surtout il voyait dans l'éducation des futures mères de la famille la base de la régénération nationale à laquelle il consacrait sa vie. »⁽⁶³⁾

Ramza continua ses études à l'école Sanieh la plus renommée d'Égypte. Elle y conte ses souvenirs dans cette école:

« La discipline de l'école était sévère, nous avions une directrice anglaise et nous la redoutionsj'y restai cinq ans. Nous y passions la journée entière. On nous enseignait plusieurs langues : l'arabe, le turc, le français, et l'anglais.....Nous avions des maîtresses italiennes pour la musique, le chant, le dessin. Une robuste jeune fille suédoise nous entraînait à la gymnastique. Une dame suisse nous initiait aux arts ménagers..... »⁽⁶⁴⁾

Ramza n'oublie pas de mentionner l'influence de Mademoiselle Hortense dans sa révolte pour l'indépendance :

« Mais, en vivant à ses côtés, en conversant avec elle, j'élargis mes horizons. Elle venait d'un autre monde, un monde de femmes, comme le mien, mais différent du mien, qu'elle me faisait connaître.Ce n'est plus tard, quand j'eus à subir mes propres épreuves et à mener mon propre combat, que tout ce que j'avais appris par elle m'aida à mieux concevoir mon dessein et endurcit ma volonté de vaincre : je ne devais pas être une faible, une vaincue d'avance, comme elle l'avait été. »⁽⁶⁵⁾

Ramza brise toutes les règles, crée un scandale en choisissant de poursuivre son amant Maher tout le long du roman. Sa conviction vis-à-vis de l'émancipation des femmes évolue à chaque étape du roman jusqu'au bout de sa vie.

"Il fallait donc changer toute une mentalité et c'était plus difficile que de maudire des hommes ou de les tuer. »⁽⁶⁶⁾

À travers son œuvre, nous assistons à la situation de la femme en proie aux préjugés familiaux et sociaux dans une société qui comble l'homme et prive la femme de ses droits les plus ordinaires. La confrontation de la narratrice avec son père met l'accent sur deux mondes distincts, l'un véhiculant les valeurs sociales de la classe dirigeante du pays (nom de famille, statut social, honneur, etc.), l'autre aspirant à l'affirmation individuelle : La première proposition faite à Ramza pour un mariage sérieux par l'intermédiaire de l'entremetteuse Set Khadiga se termine par un choc inoubliable : la perte du futur mari Midhat Safwat qui, selon Ramza, avait les qualités requises pour être accepté. Elle regrette sa chance, sa culture, et le rêve de ses voyages en Orient, en Europe et en Amérique.

Ramza rejette la proposition de son père qui voudrait la marier au frère du fiancé décédé. Elle répond à la demande de son père par ces mots :

" j'ai assez de dignité déclare t-elle pour refuser de me laisser marier à un inconnufrère à frère comme un héritage. »⁽⁶⁷⁾

Ramza se trouva veuve sans avoir consommé un véritable mariage :

« Malgré le chagrin réel qui me causait la mort de l'homme qui aurait dû être mon mari, j'éprouvais au fond de moi, même, une sensation de délivrance.Mais la révolte n'avait pas cessé de gronder en moi ; j'en avais maintenant une claire conscience. Je

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

laisçais librement s'épanouir une âpre joie, la joie de l'animal échappé au piège qui retrouve devant lui les libres espaces ; et de cette joie sauvage, monstrueuse peut-être, je n'arrivais pas à me blâmer. » ⁽⁶⁸⁾

Ramza refuse l'idée de s'attacher au frère de Medhat :

" Je le suppliais de ne pas m'en priver à tout jamais en me refusant à l'homme que j'aimais pour me livrer à un autre que je ne pourrais jamais considérer qu'avec répulsionJ'avais le cœur soulevé de dégoût, l'âme en révolte. Jamais ce mariage ne se ferait, je me le jurai. » ⁽⁶⁹⁾

La situation de l'héroïne révoltée, confrontée à la loi patriarcale, est assimilée à celle du peuple égyptien sous domination britannique. La romancière met en scène des êtres humains bien plus que des idées, même si elle place l'enfance et l'adolescence de ses personnages au centre d'un nécessaire reconstruction de la société.

« En revendiquant la liberté de me marier selon mon choix, il semblait que je fusse devenue la championne de l'indépendance égyptienne. Les journaux paraissaient avec des manchettes sensationnelles : « De ventres d'esclaves ne peuvent naître que des esclaves », ou bien : « Libérons nos mères, nos épouses, nos filles, pour que naissent des générations d'hommes libres ! » ⁽⁷⁰⁾

Ramza, la jeune fille indépendante décide de gagner sa vie :

« Je suis assez instruite pour y trouver du travail et vivre indépendante. » ⁽⁷¹⁾

Le prix de l'indépendance de Ramza était vraiment élevé. Cette première lutte d'une femme à cette époque révèle la guerre contre les mentalités sclérosées, qui considèrent que ce mariage prend la forme d'un scandale. Cette lutte finira par la perte de Maher, la perte de son père, la perte de sa dignité et de son amour maudit des parents, elle constate que :

« Même si j'avais, gagné ce procès, j'aurais été pour lui, toujours l'épouse du scandale, celle dont, au fond de soi-même, on a honte ; celle aussi qu'on redoute, car ses actes passés font craindre ses actes futurs, et elle ignore l'humilité des femmes servantes, la docilité des cloîtrées du harem. » ⁽⁷²⁾

Malgré la défaite de son amour, elle décida de prendre une décision inimaginable dans un monde clos où les femmes n'ont qu'à obéir. Elle déclare à Maher sa dernière décision avec amertume :

« C'est moi qui te répudierais, et ma voix ne tremblerait pas

.....*Je m'étais déchiré le cœur, mais je me retrouvais intacte, délivrée, intransigeante, insoumise. J'en éprouvais une âpre satisfaction.* »⁽⁷³⁾

Bahiga (la sœur de Maher) avoue à Ramza sa peur du mariage imposé par ses parents, elle narre à Ramza ce qu'elle ressent. En fait, cet état désastreux n'était pas simplement le cas de Bahiga, mais celui de toutes les fillettes victimes de son époque.

« Elle m'avoua en pleurant qu'elle subissait son mariage la mort dans l'âme ; elle ne connaissait évidemment pas son fiancé ; son frère le lui avait, avec beaucoup de réticences, vaguement décrit ; elle l'imaginait âgé, ventripotent, chauve, laid, désagréable ! Elle avait la conviction que son père la mariait au premier venu pour se débarrasser d'elle.Elle subissait passivement son sort, comme avaient fait avant elle toutes les femmes d'Egypte. J'avais envie de l'injurier, et en même temps une immense pitié me bouleversait. Puisque je ne pouvais pas l'aider, à quoi bon ajouter à sa peine mes reproches. Mais je me promis bien de ne pas suivre son exemple. »⁽⁷⁴⁾

Trente ans après l'écriture de ce livre, Ramza savoure le goût de la liberté chez la nouvelle génération des filles et partage quelques remarques sur les fruits de sa lutte fructueuse :

1. *« Il y a seulement trente ans, si l'on m'avait prédit qu'un jour, sur notre terre d'Egypte, des jeunes filles musulmanes sortiraient non voilées avec de jeunes gens et disposeraient librement de leur cœur. »*^{P.15}
2. *« Voilà la première génération qui profite vraiment de nos luttes et de nos souffrances. Leur liberté est notre œuvre, mon œuvre. »*^{P.15}
3. *« Pourquoi croyez vous que je passe mes dernières années à fréquenter les salons, les clubs les hôtels, les plages, tous ces lieux où je peux rencontrer ces jeunes filles, pourquoi, sinon pour voir lever et grandir le grain que j'ai semé ? »*^{P.15}

L'écrivaine ne se contente plus de « dire un espace », mais les femmes vont « dire leur espace », notamment à travers la presse féminine. Ainsi, se dégage la condition féminine, écrite par des femmes d'origine et de confession diverses, mais qui partagent un même espace culturel :

« La francophonie ne désigne pas simplement une réalité linguistique, géographique et sociale, mais également le sentiment d'appartenir à une même communauté »⁽⁷⁵⁾

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

Il est évident que l'écrivaine prend part aux problèmes – sociaux- qui préoccupent l'élite intellectuelle de son pays, car non seulement elle travaille à les dévoiler par sa production littéraire, mais envisage aussi les solutions appropriées selon son point de vue. Son discours n'est pas détaché de sa société. Au fil de ses romans, on voit les femmes dans leurs classes respectives, distinctes par leur statut social, leurs croyances, leurs faiblesses, leur culture, leurs superstitions, et les conflits de classe... Tout y est juxtaposé. Elle se donne pour mission de critiquer dans le but de changer le monde stagnant de ses compatriotes.

Elle présente fièrement une véritable invitation à la réforme et au relèvement général du pays. Cependant, dans cette course, elle n'oublie pas de souffler à ses lecteurs que même si l'élan vient de l'extérieur, de l'Occident, le changement doit se faire de l'intérieur : Il est facile de constater que les récits d'Out-El-Kouloub apparaissent comme le miroir mémoriel de l'époque. La narratrice Ramza est devenue l'image de la femme égyptienne moderne, le prototype d'une femme cultivée, indépendante et ouverte d'esprit. Loin de tout fanatisme religieux, elle voulait bien ébranler les mœurs, les esprits et les mentalités stagnantes. Elle s'attaque farouchement à tout ce qui entrave l'épanouissement de la femme et l'acquisition de ses droits.

Conclusion

L'histoire littéraire des femmes égyptiennes francophones pourrait dès lors devenir un repère lumineux du renouvellement de la manière de penser des femmes en littérature. Les femmes arabes se trouvent aujourd'hui face à un défi de grande ampleur. Leur situation préoccupante n'est pas un simple fait social ou politique. Elle n'est pas non plus la conséquence de l'arrivée de tel ou tel courant au pouvoir. Il s'agit d'un problème beaucoup plus complexe qu'il est impossible d'analyser sans tenir compte de l'enracinement de la domination patriarcale, à travers les siècles, chez les hommes arabes.

Carmen Boustani⁽⁷⁶⁾ dans l'un de ses articles critiques, constate que la lutte des femmes continuera jusqu'au bout du monde. Elle cite quelques écrivaines qui, dans le monde arabe, ont donné la priorité à l'étude de la condition des femmes pour trouver des remèdes valables pour toutes les femmes qui ont souffert, non seulement en Egypte mais au niveau de tout le monde arabe. Ces femmes écrivaines, malgré leurs différences culturelles et nationales, ont défendu les mêmes droits pour la femme. Carmen Boustani mentionne dans son article une multitude d'écrivains qui ont pris au sérieux cette démarche :

"Il faut mentionner Out-El-Kouloub, qui veut libérer la femme égyptienne du joug de l'esclavage dans "Ramza" et dans "Harem". Mona Latif-Ghattas dans "Les lunes de miel" traite de l'ancrage de la tradition chez les gens de Haute-Égypte qui ne plaisantent pas avec l'honneur souvent lié à l'hymen de la femme. Ils vont jusqu'à tuer les jeunes qui ont des rapports sexuels avant le mariage. Dans Zeida de Nulle part ou l'entre deux cœurs de Leila Houari ⁽¹⁹⁸⁵⁾ l'héroïne Zeida se rebelle contre les mœurs de sa culture maghrébine qui accorde une place d'honneur à la virginité. Zeida réalise l'écart qui se creuse entre elle et sa mère dans la conception de l'amour. "⁽⁷⁷⁾

Ces jeunes femmes vivent l'ordre amoureux dans le désordre des tensions et des traditions. Dans ces conditions de vies pénibles où l'amour est tabou, les jeunes femmes réagissent par la transgression dans l'écriture. Elles abordent l'amour, non comme une aventure, mais comme l'accomplissement de soi, par l'appropriation du corps et de la parole. Le regard devient impuissant ou tout simplement rejeté.

Out-El-Kouloub présente dans "Ramza" une étude psychique

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans I.

profonde de la femme arabe et orientale. Elle présente une altérité intime lorsqu'elle traite de la clôture du harem et de la psychologie des femmes enfermées exclues de la vie ordinaire. Elle aborde ainsi une réalité humaine inique imposée à une lignée des femmes incapables de ne réclamer aucun droit. Elle invite ainsi le lecteur à susciter des réflexions sur la condition des femmes en Egypte à une période déterminée avant sa libération. La seule solution pour toutes les femmes selon l'écrivaine réside dans le changement des mentalités qui nécessite un long travail d'analyse. Sous l'angle de la condition des femmes, "*le printemps arabe*"⁽⁷⁸⁾ se solde finalement par le remplacement de la dictature teintée de violence et de non-respect des droits des femmes par une mentalité flexible prête à entendre la voix de la femme et remédier à ses douleurs.

Out-El-Kouloub, par rapport à son milieu social et littéraire, s'est montrée hardie en restant jusqu'au bout du roman fidèle à son projet. Elle a gardé son caractère révolutionnaire sans crainte des réactions hostiles qu'elle eut à subir à cause de son amant poltron qui n'avait pas tenu honnêtement ses promesses.

Out-El-Kouloub se faisait remarquer par sa finesse d'observation, son style sobre, minutieux, et sa propre personnalité ferme. A travers son œuvre, elle tient à nous communiquer tantôt l'intensité d'un bonheur éphémère, tantôt la magie d'un rêve qui nous transporte au-delà de notre existence monotone, en cette luminosité illusoire qui exerce sur nous l'effet d'une transcendance.

De manière générale Out-El-Kouloub établit un parfait équilibre entre le traditionnel et le moderne, le passé et le présent, l'authentique et l'invraisemblable. Le trait peut-être le plus frappant de ses prises de positions, c'est sa modération. Il ne s'agit pas pour elle d'un combat acharné, mais d'une lutte systématique contre l'ignorance et les préjugés, d'après une position qui se veut positive et modérée. Selon l'article d' Aziz Mechouat ⁽⁷⁹⁾ sur la condition de la femme, cet engagement complète la lutte de Ramza, commencée au début du XX e siècle et poursuivie jusqu'à nos jours pour aboutir au néant et aux complications religieuses et politiques qui détournent l'indépendance réelle de la femme. Il constate que :

" Les révoltes et les révolutions se sont succédées dans plusieurs pays du monde arabe, et d'abord en Tunisie et en Égypte. Fait

nouveau : dans la rue, hommes et femmes luttèrent au coude à coude, réclamant le départ des dictateurs et l'instauration d'un pluralisme démocratique. Ils exigeaient l'égalité des droits, et remettaient en cause le statut des femmes. Cette fois, les femmes participaient en personne, et non par délégation, à la création d'un monde nouveau. Du point de vue politique, il faut constater que de toutes les tendances idéologiques qui ont marqué la vie des peuples arabes, aucune n'a réussi à provoquer un bouleversement fondamental dans la condition des femmes."

Les femmes arabes se trouvent aujourd'hui face à des défis de grande ampleur. Leur situation préoccupante n'est pas un simple fait politique, elle n'est pas non plus la conséquence de l'arrivée de tel ou tel courant au pouvoir. Il s'agit d'un problème beaucoup plus complexe qu'il est impossible d'analyser sans tenir compte de l'enracinement, chez les hommes arabes, de la domination patriarcale à travers les siècles ainsi que de la stérilité des mentalités héritées jusqu'à nos jours. Il se pourrait que nous soyons encore dans l'attente d'autres œuvres en Egypte et dans le monde arabe afin de mieux connaître tous les cas de frustration en vue de conférer des bases à la résistance des femmes à travers toutes les époques.

Notes et références bibliographiques

¹- **Ahmed Shawki** : est né le 6 octobre 1870 d'un père kurde et d'une mère grecque, il a été élevé au palais royal où sa grand-mère travaillait comme dame de compagnie. Shawki étudia le droit en Egypte, puis à Paris, et à son retour il devint le poète du Khédivé Abbas II qui lui attribua le titre de Ahmed Bey Shawki. Bien qu'il ait vécu dans les palais, Shawki ressentait les douleurs et les espoirs du peuple égyptien qui endurait les séqueles de l'impérialisme anglais et aspirait à la liberté et à l'indépendance. En 1915 lorsque la première guerre mondiale éclata, il fut exilé en Espagne. En 1919, la révolution était déclenchée en Egypte et Shawki, éprouva une vive nostalgie à l'égard de sa patrie. en 1920, à son retour en Egypte, son talent poétique était à son apogée grâce aux lectures qu'il puisait du patrimoine arabe et occidental. Il disposa ainsi d'une grande richesse poétique qui s'est concrétisée dans les vers qu'il a exprimés aux diverses occasions, le poème patriotique, élogieux, élégiaque, la gloire de l'Islam et autres. Il reçut à juste raison le titre de prince des poètes.

²-**Muhammad Husayn Haykal**:est un écrivain, journaliste et homme politique égyptien, il est né à Mansourah le 20 août 1888 .Après avoir décroché son baccalauréat en arts en 1909, il part en France où il obtient un Doctorat en droit de la Sorbonne en 1912.

³-**Taha Hussein** : est sans doute l'un des plus grands écrivains arabes contemporains. Créateur d'une langue et d'idées nouvelles, celui qu'on appelait le «doyen des lettres arabes» fut l'une des figures les plus originales et les plus puissantes de la pensée et de la littérature arabo-islamique. Né à Maghagha, bourgade de la Moyenne- Égypte, en 1889, et décédé au Caire en 1973, Taha Hussein, issu d'un milieu modeste, perd la vue à l'âge de trois ans à cause d'une conjonctivite mal soignée. La cécité isole l'enfant, mais approfondit sa sensibilité. Cette rencontre précoce avec les méfaits de la pauvreté et de l'ignorance le marquera toute sa vie. Il apprend le Coran par cœur avant de quitter son village. Il fait ses études à la célèbre université religieuse al-Azhar, puis suit les cours de la jeune université laïque égyptienne. Par chance, il bénéficie d'une bourse d'état pour venir poursuivre ses études à Paris. Romancier, essayiste, critique littéraire, il a marqué plusieurs générations d'intellectuels du monde arabe.

⁴-Viatte Auguste, *Histoire comparée des littératures francophones*, Nathan, Paris, 1981, p.95.

⁵- D'après Luizard Pierre-Jean, « *Le Soufisme égyptien*

contemporain », **Égypte/Monde arabe** n° 2, CEDEJ, Le Caire, 1990, p. 71 citant la biographie de cette écrivaine Out-el-Kouloub, connue par Out El-Demerdachia, née au Caire en **1892** et décédée en Autriche à Graz en **1968**, à l'âge de 76 ans. Out -El-Kouloub, femme de lettres égyptienne d'expression française. Elle a connu son heure de gloire dans les années cinquante. En 1961, s'étant vu confisquer les biens mobiliers de la confrérie soufie qu'elle dirige dans le centre du Caire, « sa famille décida de ne pas rentrer en Égypte tant que le régime nassérien serait en place » Elle était fille d'un cheikh de confrérie soufie et publia de 1934 à 1961, huit romans et textes en français, la plupart chez Gallimard. Appartenant à l'aristocratie, elle se consacre à la littérature, reçoit écrivains égyptiens et français ; à l'instar d'autres femmes intellectuelles du pays, dans son salon littéraire. Contrairement à Andrée Chédid et à Albert Cossery, ses pairs littéraires et ses frères d'exil. Ses préfaciers furent des personnalités célèbres, Paul Morand, Jean Cocteau ou André Maurois. Il est vrai toutefois que l'époque était opportune aux découvertes car les échanges culturels entre les deux pays étaient importants. Elle écrit en français de son point de vue oriental et fut une des premières féministes même si son féminisme était modéré.

⁶ Jean Henri **Gabriel Bounoure**, né le 12 mai 1886 à Issoire dans le Puy-de-Dôme, et mort le 23 avril 1969 à Lesconil, est un écrivain français. Haut fonctionnaire, il a su fidèlement servir l'autorité française, mais aussi lui résister, lorsqu'il a estimé que celle-ci s'engageait dans une voie contraire à ses propres intérêts, voire en contradiction avec les valeurs qui ont fait son renom. Il critique, en février 1952, la politique de la France en Tunisie et en Égypte dans sa correspondance privée. Après la publication de ses réflexions dans une revue égyptienne par leur destinataire (auquel il n'avait pas donné son autorisation), Bounoure est convoqué au quai d'Orsay et mis dans l'obligation de se rétracter. Refusant de se dédire, il est démis de ses fonctions officielles et quitte le Liban. À soixante-six ans, il entame une nouvelle carrière d'enseignement aux universités du Caire où il dirige le département de littérature française, et de Rabat à partir de 1959.

⁷- Article de Gabriel Bounoure sur "Ramza", d'Out-El-Kouloub, dans "La Revue du Caire", "n°226, -juin1959, p. 301.

⁸-¹ J.-J. Luthi, Introduction à la littérature d'expression française en Égypte (1798-1945), Paris, Éd de l'école, 1974, p. 38.

⁹ **Carmen Boustani**: docteur ès lettres (Université de Lyon 2), diplômée de l'Université Paris III Sorbonne nouvelle en sémio linguistique. Professeur à l'Université libanaise de Beyrouth, spécialiste d'études féminines, elle a

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

également publié divers articles sur la littérature francophone et la littérature épistolaire. Elle étudie la manière dont les écrivains francophones infléchissent la langue française en lui donnant des accentuations différentes selon leur contexte national. Dans son œuvre « Effets du féminin. » elle met l'écriture en diverses perspectives, en exposant diverses formes narratives de la langue française.

¹⁰- Carmen Boustani, "Effets du féminin : variations narratives francophones", Paris, Karthala, 2003, prix France/Liban hors concours 2004. p.7.

¹¹- "Ramza", P.41.

¹²- **Kassem Amin** est né en 1863 à Alexandrie d'un père turc et d'une mère égyptienne. Juge, écrivain éloquent et réformiste, il a participé activement à l'appel pour la fondation de la première université arabe, l'université du Caire. La vision de Kassem Amin consiste à élever le statut des femmes; à travers l'éducation aussi bien que par leur participation aux responsabilités. Pour lui, les femmes, représentent la moitié de la société, portent l'éducation des enfants et forment leurs valeurs. En 1899, Kassem Amin publie "La libération de la femme". Dans ce livre, courageusement et connaissant les épreuves auxquels il allait faire face, il a formulé plusieurs questions sur le statut des femmes en Islam. Parmi les questions, le droit de divorce, le voile, les relations sociales entre l'homme et la femme, le droit de travail des femmes et la participation à la vie sociale.

¹³- "Ramza, p.11.

¹⁴ - le 4 Août 1877.

¹⁵-*L'esclave, est selon le dictionnaire Larousse " une personne de condition non libre, considérée comme un instrument économique pouvant être vendu ou acheté et qui est sous la dépendance d'un maître."*

¹⁶-« **Harem** » ou « **gynécée** » désigne à la fois la suite de femmes (concubines ou simples « beautés ») qui entouraient un personnage important et leur lieu de résidence. Harem est synonyme de « interdit aux hommes ». En effet, le terme dérive du mot *harâm* qui désigne ce qui est tabou, interdit par la religion. Son antonyme est halâl, ce qui est permis par la religion. Les deux termes appartiennent au hudûd, qui fixe les limites entre ce qui est permis et ce qui est interdit. D'après Fatema Mernissi, Le harem et l'occident, A. Michel, Paris, 2001, P.128.

¹⁷- Out El Kouloub, "Ramza", Editions Gallimard, 1958, P.9.

¹⁸ - **Les odalisques** étaient généralement des esclaves données en cadeaux au sultan, même si certaines familles conseillaient à leurs filles d'entrer dans un harem comme odalisques, en espérant qu'elles pourraient devenir concubines de palais, esclaves préférées, ou épouses d'un sultan.

¹⁹ - **l'esclavage** est, selon le dictionnaire Larousse, « Une personne de condition non libre, considérée comme un instrument économique pouvant être vendu ou acheté et qui vit sous la dépendance d'un maître...c'est un système dans lequel le producteur devient une marchandise et est condamné à une mort sociale, pour longtemps, parfois durant toute son existence.

²⁰ - Jean Philippe- Mireaux « *L'autobiographie écriture de soi et de sincérité* », Editions Nathan, Paris 1996, P.13.

²¹ Out El Kouloub, "*Ramza*" P.19.

²² -Ibid, P.23.

²³ -Le Jeune Philippe « *Le pacte autobiographique* » Paris ; Editions de Seuil, « POINTS » 1996, P.42.

²⁴ - "*Ramza*", P.58.

²⁵ -Ibid, P.58

²⁶ -,"*Ramza*", P. 42.

²⁷ - Ibid, P.40-41.

²⁸ -Ibid, P.46.

²⁹ -Ibid, p.24.

³⁰ - Ibid, p.25.

³¹ -Ibid, p.25

³² -Ibid, P20-21.

³³ -Ibid, p.26.

Ibid, p.33-³⁴

³⁵ -Ibid, p.38.

³⁶ -Ibid, p.20

³⁷ -Ibid, p.56.

³⁸ - Ibid, p.6

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

³⁹[- Un article publié en 1947 dans la revue "Les Cahiers du Sud," écrit par Taha Hussein.

⁴⁰- **Jacques Berque**, né à Frenda (Algérie) le 4 juin 1910 et mort à Saint-Julien-en-Born (Landes) le 27 juin 1995, est un sociologue et anthropologue orientaliste français. Jacques Berque est titulaire de la chaire d'histoire sociale de l'Islam contemporain au Collège de France de 1956 à 1981 et membre de l'Académie de langue arabe du Caire depuis 1989. Il est l'auteur de nombreuses traductions, dont celle du Coran et de Mémoires des deux rives, appréciées notamment pour la qualité de leur style. Il décrit l'utopie d'une « Andalousie », c'est-à-dire d'un monde arabe renouvelé, retrouvant à la fois ses racines classiques et son aptitude à faire preuve de tolérance et d'ouverture.

⁴¹- D'après Abderrazak Moulay Rachid, 1985 (1981), La condition de la femme au Maroc, et dans les pays arabes Université Mohamed V, Faculté des sciences juridiques économiques et sociales de Rabat.

Ibid, p.49-50⁻⁴²

⁴³- HAMON, Philippe "Introduction à l'analyse du descriptif." Editions Paris: Hachette. (1981).

⁴⁴- Laure Pécher "**Premier roman, mode d'emploi**" Editions Zoé, 2012.

⁴⁵- Out-el-Kouloub, **Ramza**, trad. de Nayra Atiya, Syracuse University Press, 1994, p. 13.

⁴⁶- Joubert Jean-Louis, « Écritures arabes en français », **Les cahiers de l'Orient** n°4, SFEIR, Paris, 1986, p.174.

⁴⁷- "Ramza", p.118.

⁴⁸-Ibid, P.144-145.

⁴⁹- Dominique Combe, Poétiques francophones, Paris : Hachette, 1995, p. 126.

⁵⁰- Abd El Rahman Farag Allah " La question de la langue dans la presse égyptienne" article publié dans revue Egypte/ Monde arabe N°27-28 3^e et 4^e trimestre 1996.

⁵¹-Anouar Abdel Malek L'Égypte moderne" Idéologie et renaissance nationale " Editions Paris Anthropolos , 1969, P453

⁵²- "Ramza", p. 92-93.

⁵³-Ibid, P.144.

⁵⁴-Le 29 Septembre 1952, année de la révolution égyptienne en Egypte, le droit de vote est accordé aux femmes qui savent lire et écrire , des réserves sont faites sur l'éligibilité. P.9 Introduction de "Ramza".

⁵⁵-Ibid, 125.

⁵⁶- "Ramza", p.60-61

⁵⁷- **May Ziadé** -Née à Nazareth, le 11 février 1886, de père libanais l'instituteur Elias Ziadé et d'une mère palestinienne cultivée, May, de son vrai nom Marie, fit ses études primaires et secondaires à Nazareth. En 1904, elle rejoignit ses parents en Palestine où elle poursuivit passionnément son auto culture; puis, s'installa définitivement avec eux au Caire en 1908, où son père dirigeait la revue arabe al-Mahroussa à laquelle elle collabora, tout en poursuivant ses études à l'Université égyptienne. En 1910, May publia un recueil de poésie lyrique en français: "Fleurs de Rêve". Ses études d'arabe classique terminées, May se lance dans la carrière littéraire. Elle fonda en 1912 un salon littéraire qui devint le lieu de rendez-vous des grands esprits de l'époque, tels que Taha Hussein, Khalil Moutrane, Loutfi al-Sayed, Abbas Akkad et Yacoub Sarrouf. Après la Première Guerre mondiale, elle ne se contenta plus de publier ses articles littéraires dans la revue de son père mais, aussi, dans les plus grandes revues arabes de l'époque dirigées par des Libanais installés en Egypte: al Hilal, al Mouktataf et le grand journal Al-Ahram. Puis, elle fit paraître, coup sur coup, une série d'ouvrages intitulés: - Aïcha Teymour - Bahissat al Badia (deux biographies des deux principales dirigeantes du mouvement féministe en Egypte). - Propos de jeune fille (genre de confessions). Ténèbre et Rayons (poèmes lyriques en prose). L'Egalité (étude sociologique).- Souvenirs de prime jeunesse. En 1939 elle rentre au Liban atteinte de neurasthénie noire et faute d'hôpital spécialisé, on l'enferme dans un asile d'aliénés. Négligée d'abord; puis, comblée de tendresse par ses amis écrivains, elle recouvre sa lucidité et revient au Caire où elle finit par succomber à ses souffrances physiques et morales le 17 octobre 1941.

⁵⁸- "Ramza", PP.102-103.

⁵⁹ - Ibid, P.48.

⁶⁰ - Ibid, p: 15-16

⁶¹- **Jean-Gérard Lapacherie**: est agrégé des lettres modernes, docteur en linguistique, docteur ès lettres. Il est professeur de langue française à

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

l'Université de Pau. Ses domaines de recherches sont les théories de l'écriture, la sémiologie graphique, la langue française, et la francophonie.

⁶²- D'après Abderrazak Moulay Rachid, 1985 (1981), *La condition de la femme au Maroc, et dans les pays arabes* Université Mohamed V, Faculté des sciences juridiques économiques et sociales de Rabat.

⁶³- Ibid, P.97.

⁶⁴- Ibid, P.98.

⁶⁵- Ibid, P.93.

⁶⁶- Ibid, P.59

⁶⁷-Ibid, p.189.

⁶⁸- Ibid, P.123.

⁶⁹- Ibid, p.186.

⁷⁰- Ibid, P P.²⁰⁶⁻²⁰⁷.

⁷¹- Ibid, P.228.

⁷²- Ibid, p.245.

⁷³-Ibid, PP²⁴⁶⁻²⁴⁷.

⁷⁴-Ibid, P106

⁷⁵- Deniau Xavier, *La Francophonie, Que sais-je ?*, PUF, Paris, 1^{re} édition 1983, 3^e édition janvier 1999.

⁷⁶- Docteur d'État ès lettres de l'université Lyon 2, diplômée en sémiolinguistique de la Sorbonne Nouvelle, professeure des universités libanaises) Carmen Boustani est membre du Conseil scientifique Parmi ses dernières publications : *Oralité et Gestualité. La différence homme femme dans le roman francophone* (Karthala, 2009) ; *La guerre m'a surprise à Beyrouth* (Karthala, 2010).

⁷⁷- Carmen Boustani " *Dialectique du voilé / dévoilé dans l'écriture de la femme arabe*", revue des femmes philosophes – n° 2–3Mai 2013.

⁷⁸- Le « **Printemps arabe** » est un ensemble de contestations populaires, d'ampleur et d'intensités très variables qui se sont produites dans de nombreux pays du monde arabe à partir de décembre 2010. L'expression de « Printemps arabe » fait référence au « printemps des peuples » de 1848 auquel ont été comparé ces mouvements révolutionnaires nationaux qui sont

aussi qualifiés par "révolutions arabes," ou encore de "réveil arabe".

⁷⁹- **Aziz Mechouat**: Professeur de philosophie, lauréat de l'École normale supérieure, membre fondateur du Centre arabe des études et des recherches en sciences sociales à Rabat. Chercheur au sein du projet arabophone de Atlas Economique. Il travaille en particulier sur le discours identitaire, les changements sociaux et l'impact du processus de la mondialisation sur le monde arabe.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

- Out-El-Kouloub, "**Ramza**", Editions Gallimard, 1958.
- Out-El-Kouloub, "**Ramza**", traduction de Nayra Atiya, Syracuse University Press, 1994.
- **Autres œuvres d'Out El Kouloub consultées:**
- "Au hasard de la pensée", revue L'Égyptienne, 1934.
- "Harem", 1937, réédition Gallimard, 1955.
- "Trois contes de l'Amour et de la Mort", préface d'André Maurois, éditions Corrêa, 1940.
- "Zanouba", préface de Jérôme Tharaud et Jean Tharaud, Gallimard, 1947.
- "Le coffret hindou", préface de Jean Cocteau, Gallimard, 1951.
- "La nuit de la destinée", préface d'Emilie Dermenghem, Gallimard, 1954.
- "Hefnaoui le Magnifique", préface d'Henri Peyre, Gallimard, 1961.

Ouvrages critiques et théoriques:

1. Abdel Malek Anouar. L'Égypte moderne " Idéologie et renaissance nationale " Editions, Paris Anthropos , 1969
2. Berque, Jacques; "Dépossession du monde", Editions du Seuil, Paris 1964.
3. Boustani Carmen, "Effets du féminin : variations narratives francophones", Paris, Karthala, 2003, prix France/Liban hors concours 2004.
4. Chebel Malek, "L'esclavage en terre d'islam : Un tabou bien gardé," Paris, Fayard, 2007.
5. Combe Dominique, "Poétiques francophones", Paris, Hachette, 1995.
6. Delacapagne Christian: " une histoire de l'esclavage, de l'antiquité à jours, le livre de poche, N° 593, éditions 2002.
7. Deniau Xavier, "La Francophonie, Que sais-je "? PUF, Paris, 1^{re} édition 1983, 3^e édition janvier 1995.

8. Deniau Xavier, La Francophonie, Que sais-je ? PUF, Paris, 1^{re} édition 1983, 3^e édition janvier 1999.
9. Ennaji Mohammed, "Le sujet et le mamelouk, Esclavage, pouvoir et religion dans le monde arabe," Paris, Mille et une nuits, 2007.
10. Hamon, Philippe "Introduction à l'analyse du descriptif," Editions Paris: Hachette. (1981).
11. Heers Jacques, "Les Négriers en terre d'islam", Paris, Perrin, 2003.
12. Joubert, Jean-Louis, réd., Littératures francophones du Monde Arabe, Paris, Nathan, Al -Madariss, ACCT, 1994.
13. Le Jeune Philippe « Le pacte autobiographique » Paris ; Editions de Seuil, « POINTS » 1996.
14. Luthi Jean Jacques, « Introduction à la littérature d'expression française en Egypte », Paris ; Editions de l'Ecole, 1974.
15. Mireaux Jean Philippe « L'autobiographie écriture de soi et de sincérité », Editions Nathan, Paris 1996.
16. Pécher Laure "Premier roman, mode d'emploi" Editions Zoé, 2012.
17. Tetu Michel, "Qu'est-ce que la Francophonie" ? Paris, Hachette, Edicef, 1997.
18. Viatte Auguste, Histoire comparée des littératures francophones, Nathan, Paris, 1981.
19. **Un Essai consacré à Out El Kouloub:**
 - Julia Madœuf: "Féminisme et orientalisme au miroir francophone d'Out-El-Kouloub" (1892-1968) . **Égypte/Monde arabe. Première série, 29 | 1997.** mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 25 décembre 2013. URL : <http://ema.revues.org/270>

Articles de périodiques et revues:

- Berque Jacques, « Société et Lettres Arabes contemporaines », Cahiers Internationaux de Sociologie, Paris, 1964. .
- Bounoure Gabriel, article sur *Ramza*, d'Out-El-Kouloub, dans "La Revue du Caire," n°226, juin 1959

La condition de la femme égyptienne et sa lutte pour la libération dans l.

- Cattau Georges, « Le Français, langue humaine », **La Revue du Caire**, n° 12, Le Caire, La Revue du Caire, Octobre -Novembre 1939.
- Christian Delacampagne, Histoire de l'esclavage : De l'Antiquité à nos jours, Le livre de poche, Paris, 2002.
- Deveau Jean-Michel, "Esclaves noirs en Méditerranée", Cahiers de la Méditerranée, vol. 65: L'esclavage en Méditerranée à l'époque moderne, 2002.
- Farag Allah Abd El Rahman " La question de la langue dans la presse égyptienne" article publié dans revue Egypte/ Monde arabe N°27-28 3^e et 4^e trimestre 1996.
- Gaston Martin, L'Abolition de l'esclavage (27 avril 1848), PUF, Paris, 1996
- Joubert Jean-Louis, « Écritures arabes en français », **Les cahiers de l'Orient** n°4, SFEIR, Paris, 1986.
- Lewis Bernard, "Race et esclavage au Proche-Orient", dans Islam, Paris, Gallimard, 2005.
- Luizard Pierre-Jean, « Le Soufisme égyptien contemporain », **Égypte/Monde arabe** n° 2, CEDEJ, Le Caire, 1990.
- Luthi, J.-J., Introduction à la littérature d'expression française en Égypte (1798-1945), Paris, Édition de l'école, 1974.
- Moulay Rachid Abderrazak, 1985 (1981), La condition de la femme au Maroc, et dans les pays arabes article publié à l'Université Mohamed V, Faculté des sciences juridiques économiques et sociales de Rabat.
- Taha Hussein, article in revue "Les Cahiers du Sud," Publié en 1947.
- Out-el-Kouloub. romancière égyptienne. musulmane. de langue française : l'altérité culturelle au sein de l'histoire littéraire des femmes françaises ? », LHT (en ligne : <http://www.fabula.org/lht/7/>) Dossier, N° 7, LHT, Octobre 2010.

Articles de Dictionnaire :

- « Out el Kouloub », in Dictionnaire des écrivains francophones classiques, Afrique subsaharienne, Caraïbe, Maghreb, MACHREK,

Mona Edouard Saba

Océan indien, Christiane Achour (dir.), Corinne Blanchaud (coll.), Paris,

- Honoré Champion, 2010, p. 344-347.

Sites Littéraires:

- <http://www.communication.org/litterature/index.html>.
- <http://www.fabula.org>.
- <http://www.refer.org>.
- www.francophonie.org
- www.auf.org (Agence Universitaire de la Francophonie).
- www.bief.org : Bureau International de l' Edition française.
- www.bnf.fr